

CHAPITRE 5

A COBOURG (SUITE) RENFORCEMENT DE NOS POSITIONS (1925-1927)

Arriva l'année 1925. Le temps passait vite. Nous continuions à recevoir de Russie des nouvelles relatant le mécontentement du peuple, la famine et la terreur, mais il n'y avait aucun signe annonçant l'imminence d'un soulèvement. Quelques révoltes éclataient localement, mais elles étaient réprimées avec brutalité par le gouvernement. Les espoirs de changement qui suivirent la mort de Lénine se révélèrent infondés. Le pouvoir de Staline se renforçait et il terrorisait le peuple.

En 1924, pour la première fois, accompagné de ma famille, je célébrai Noël avec l'entourage immédiat de la Famille impériale. Ce fut le premier pas qui conduisit à des relations plus étroites. Le nombre de Russes habitant Cobourg était maintenant relativement grand ; en comptant les enfants, nous étions une dizaine, douze en ajoutant la baronne Mengden et son fils. Ainsi, nous pouvions nous recevoir et nous distraire entre nous.

Un jour, peu après Noël, alors que je travaillais dans mon bureau, un homme frappa à la porte et entra. Il se présenta comme le colonel Grunberg, ancien officier de la Garde impériale et maintenant chef d'état-major du général prince Avalov, l'ancien commandant en chef de l'Armée volontaire de l'Ouest, formée près de Riga à la frontière entre la Lettonie et la Lituanie. Cette armée avait reçu le soutien du général allemand comte von der Goltz, commandant la Division de Fer qui combattait les Rouges en Finlande. Tout cela était du passé, bien sûr, et le comte von der Goltz était maintenant à la retraite. Grunberg m'apprit que le prince Avalov était venu avec lui à Cobourg et souhaitait être présenté à Sa Majesté. Le prince attendait à son hôtel de recevoir des instructions. Alors que Grunberg donnait l'impression d'un homme agréable et sérieux, j'avais entendu divers bruits au sujet d'Avalov qui n'étaient pas tous à son avantage. C'était apparemment un de ces aventuriers qui avaient surgi à la faveur de la Révolution et de la guerre civile. Selon les rumeurs, le nom de famille et le titre sous lesquels il se présentait étaient usurpés. Son vrai nom était Bermont. Il était effectivement responsable officiellement de l'Armée de l'Ouest, mais en réalité, c'était un homme de paille destiné à masquer le fait que l'entreprise était allemande. C'était le général von der Goltz qui donnait les ordres, bien que le grade de général et les prérogatives qui y étaient attachées eussent été conférés à Avalov.

J'avais du mal à décider quelle était la meilleure façon de présenter la requête d'Avalov à Sa Majesté. La prudence dictait de ne pas le recevoir, mais un refus le vexerait et le rendrait hostile. Il était très populaire parmi les anciens de son armée parce qu'il continuait à s'occuper d'eux et aussi parce qu'au temps où il était à la tête de son armée (ou jouait le rôle de commandant en chef), il avait su créer l'image d'un chef de guerre impétueux. Il avait indéniablement du charme. Je ne pouvais pas entrer dans les détails pour expliquer qu'il ne s'appelait pas Avalov, mais Bermont et, par conséquent, qu'il n'était pas prince. De plus, étant donné que les Allemands le considéraient comme le prince Avalov, nous devions nous résigner à faire de même. Je décidai qu'en tout état de cause, il était préférable de l'accueillir comme un ami susceptible d'être utile plutôt que comme un ennemi.

Après avoir examiné toutes ces considérations, j'exposai le cas à Sa Majesté qui fit la grimace et se montra étonné, car ce qu'il avait entendu dire de l'homme n'était pas non plus très favorable. Quand il me demanda mon avis, je lui dis franchement ce que je savais, ajoutant que je pensais néanmoins qu'il serait prudent de le recevoir. Après quelques instants de réflexion, Kirill Vladimirovitch décida de recevoir Avalov, ajoutant que, par les temps qui couraient, on ne pouvait pas toujours éviter de salir ses « gants blancs » et ne faire confiance qu'à ceux dont la réputation était irréprochable, mais qui habituellement sont

peu adaptés aux combats politiques. Je fus satisfait, car c'était là, me semblait-il, un point de vue très sage.

Sa Majesté décida de ne pas recevoir Avalov immédiatement mais seulement le lendemain matin, à l'heure habituelle. Le soir même, Avalov et Grunberg vinrent me voir à l'improviste. Ils s'excusèrent de venir sans avoir été invités, espérant que je ne leur en voudrais pas, car, m'expliquèrent-ils, ils mouraient d'ennui dans leur hôtel. Je fus content, car cela me donnait l'occasion de mieux connaître Avalov. Il nous plut immédiatement, à ma femme et à moi-même, par sa simplicité et sa jovialité. Il vous donnait l'impression d'être un vieil ami. Il était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, il était bien bâti et ses traits trahissaient une origine caucasienne. Il parlait d'abondance, avec spontanéité et franchise. Nous passâmes une soirée très agréable en sa compagnie.

Le lendemain matin, Avalov vint se présenter à Sa Majesté. Il exprima des sentiments de loyauté au nom de tous les anciens combattants de l'Armée de l'Ouest qui, expliqua-t-il, appartenaient à une organisation appelée « Baltikum », dans laquelle ils étaient réunis avec les anciens combattants de la Division de Fer. Il affirma qu'ils étaient plus de quarante mille hommes vivant et travaillant dans les différentes régions de la Prusse. Dans son enthousiasme, Avalov déclara qu'ils étaient tous poussés par le seul désir de servir leur Souverain et qu'au premier appel, ils étaient prêts à partir où on leur ordonnerait d'aller. Il promit solennellement de fournir la liste des noms des quarante mille hommes. Il ne fournit jamais cette liste et il s'avéra plus tard que le « Baltikum » était une organisation allemande dans laquelle ne se trouvait aucun Russe.

Avalov aimait ajouter quelques petits mensonges, non pas poussé par le désir de tromper, mais seulement à cause de sa nature caucasienne passionnée. Il était lui-même involontairement victime de son éloquence et commençait à croire à son propre discours. Sa Majesté pensa qu'il manquait de sérieux, mais son exubérance était amusante, si bien que lorsqu'il demanda à être présenté à Sa Majesté l'impératrice et au grand-duc Héritier, on accéda à sa requête. Avalov fut sidéré quand, le lendemain, il fut invité pour le déjeuner. Sa Majesté l'impératrice avait trouvé qu'une invitation à déjeuner était plus simple et que l'hôte l'apprécierait davantage qu'une présentation officielle. Pendant le repas, Avalov réussit à produire une impression favorable sur tous les convives, en particulier sur les jeunes princesses. Ses histoires amusantes faisaient rire si bien qu'à l'occasion de visites ultérieures, il fut toujours invité à déjeuner ou à dîner. Lorsque Avalov vint pour la première fois à Cobourg, il était très mal disposé envers Biskoupsky parce qu'il voyait en celui-ci un rival pour le rôle d'intermédiaire dans les relations avec les Allemands. Il pensait que ce domaine lui était réservé puisqu'il avait combattu les Bolcheviks aux côtés des Allemands. Pendant qu'il était présenté à Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, Avalov critiqua le général Biskoupsky. Il lui fut répondu que Biskoupsky était le représentant politique de Sa Majesté en Allemagne et que tous les légitimistes devaient le reconnaître comme tel et lui accorder la considération qui lui était due. Sa Majesté conseilla à Avalov de se rendre à Munich et d'y nouer de bonnes relations avec Biskoupsky. C'est ce que fit Avalov. Ce dernier était si content de la manière dont il avait été reçu à Cobourg qu'il commença à chercher des prétextes pour renouveler sa visite. Ses visites faisaient toujours naître beaucoup d'animation. Il apportait des spécialités russes impossibles à trouver à Cobourg. Nous organisions alors chez moi des réceptions.

Vint un temps où Avalov se trouva à court d'argent, ce qui diminua la fréquence de ses visites. Son rêve était de tomber sur une énorme aubaine : il placerait alors ces ressources « aux pieds de Sa Majesté ». Il s'imaginait recevant l'argent, s'achetant une voiture de luxe dans laquelle il irait à Cobourg mettre l'argent et la voiture à la disposition de Sa Majesté. Notre manque de confiance dans les capacités d'Avalov à se procurer de l'argent se révéla injustifiée quand, deux ans plus tard, il reçut vraiment une somme substantielle, de Dieu sait où. Cependant, notre manque de confiance en l'homme n'était pas une erreur : il oublia qu'il avait « rêvé » d'en faire don à Sa Majesté pour les activités politiques. Il acheta une voiture, c'est vrai, mais la garda pour son propre usage. Il mena grand train à Munich jusqu'à ce que l'argent fût dépensé et il se retrouva sans rien. Avalov avait beaucoup de succès auprès des dames. Le bruit courut qu'une princesse allemande

était tombée amoureuse de lui. Nous ne prêtâmes aucune attention à ces rumeurs jusqu'au jour où il se confirma qu'il avait épousé la cousine germaine du côté maternel de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch, une Mecklenbourg-Schwerin. Elle était en effet princesse. Ainsi, l'étoile d'Avalov ne brillait pas toujours, parfois, elle devenait tellement pâle qu'on aurait pu croire qu'elle ne brillerait plus jamais, mais le temps passait et les choses s'arrangeaient...

L'étoile brilla pour la dernière fois en 1934, peu après la prise de pouvoir par les nationaux-socialistes. Influencé par l'atmosphère qui prévalait en Allemagne, Avalov eut le sentiment qu'il était lui aussi un « Führer », pas pour les Allemands, mais celui des émigrés russes – un « Hitler russe ». Il regroupa aussitôt des nazis russes et créa un Parti national-socialiste russe. Avec l'aide des nazis allemands, il fit revêtir à ses hommes des uniformes nazis et se mit à copier Hitler. Il apprit à ses troupes à défiler au pas de l'oie et à crier « Heil, Führer ! » S'ensuivirent de bruyantes festivités financées par les fonds fournis par les Allemands. On chantait pendant ces fêtes et l'on buvait de la vodka en portant des toasts en l'honneur du « Führer » prince Avalov. Mais le triomphe du Führer russe fut de courte durée. A la suite de dénonciations, la Gestapo l'arrêta et le garda en prison pendant un mois environ. Affreusement vexé par « l'ingratitude des Allemands », Avalov décida de quitter l'Allemagne. Peut-être craignait-il aussi d'être interné dans un de ces camps que les Allemands étaient en train de mettre en place. Il fut sauvé par sa princesse qui le « séquestra » dans son domaine de Yougoslavie.

L'hiver de 1925 fut sans histoire. Il régnait dans la vie politique allemande un calme apparent puisque Hitler ne fut amnistié et libéré de prison qu'en janvier. Dans les premiers temps, il ne fut pas autorisé à prendre la parole en public, c'était la condition mise à sa libération. L'« Aufbau » de Biskoupsky était en sommeil.

Le 3 avril, nous avons célébré Pâques à Cobourg. La Famille impériale prenait plaisir au repas pascal. Comme la cuisinière allemande ne savait pas préparer la « pashka » ou le « koulitch » traditionnels, Sa Majesté Victoria Feodorovna demandait à ma femme et à la comtesse Bobrinsky de l'aider. Cela engendrait une grande agitation et faisait naître un esprit de compétition. Avec zèle, les deux familles s'efforçaient de faire en sorte que tout fût aussi parfait que possible. Chacune des deux dames confectionnait le « koulitch » selon sa recette personnelle. Sa Majesté l'impératrice disait en plaisantant qu'en se servant, elle prenait des parts égales de chaque pashka et de chaque koulitch afin de respecter une parfaite impartialité et pour éviter de montrer une quelconque préférence. Cela devint une tradition : ma femme confectionna dorénavant la pashka et le koulitch pour la Famille impériale. Ce n'était pas là tâche facile parce que la Famille était habituée aux plats les plus raffinés et chacun des membres de la Famille avait ses préférences. L'un aimait les raisins secs, l'autre pas. L'un n'aimait que les desserts très sucrés, pas l'autre. Certains aimaient la vanille, les autres, non, et ainsi de suite. Malgré tout, ma femme adorait faire ainsi plaisir à la Famille impériale. Elle était contente lorsqu'ils aimaient ce qu'elle avait confectionné et qu'ils lui demandaient d'en refaire.

La famille impériale passa à nouveau l'été à Saint-Briac. Ils avaient découvert cet endroit tout à fait par hasard. Quelqu'un avait recommandé à l'Infante Béatrice (la plus jeune soeur de Victoria Feodorovna) de passer l'été dans cette petite localité bretonne et Béatrice avait suggéré à sa soeur de faire de même. Il y avait là de magnifiques plages pour la baignade ainsi qu'un parcours de golf, sport très apprécié de Kirill Vladimirovitch.

Saint-Briac plaisait tant à la Famille impériale qu'après y avoir passé plusieurs étés consécutifs, ils décidèrent d'en faire leur lieu de résidence permanent. Ce fut le début de l'époque Saint-Briac. Bobrinsky et moi-même devions rester à Cobourg pour éviter une interruption dans le travail politique. Sa Majesté emmena Miatlev avec lui pour maintenir la communication. Cet arrangement plut énormément à Miatlev qui préférait vivre en France.

Le départ de la Famille impériale laissa Cobourg dans un calme complet. Nous ressentions tous un grand vide. Je n'avais pas moins de travail, car la correspondance continuait à arriver à Cobourg, mais j'avais davantage de temps pour travailler puisqu'il n'y avait plus de rapports à faire à Leurs Majestés. Par l'intermédiaire de Miatlev, j'envoyais régulièrement des rapports hebdomadaires à Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. Les affaires

urgentes donnaient lieu à des rapports plus fréquents. La présence de Miatlev auprès de Sa Majesté était commode puisque les décisions étaient transmises sans retard. Comme toujours, la plus grande partie de notre travail était consacrée à l'émigration et il s'agissait surtout de dissiper des malentendus sans fin. Nous déplorions d'être ainsi absorbés par cette activité, mais nous n'avions pas le choix. Nous nous consacrons en effet à des milliers de Russes auxquels Sa Majesté apportait un soutien et une protection qui, bien que d'une nature essentiellement psychologique, leur remontait le moral. Ils se sentaient moins seuls et abandonnés dans leur situation difficile.

Pendant l'été, j'eus pour la première fois l'occasion de me familiariser avec les environs de Cobourg. Nous faisons de magnifiques promenades dans les forêts et les champs autour de la ville. Cependant, d'une façon générale, nous nous sentions seuls. Les Bobrinsky s'ennuyaient et parlaient sans cesse de déménager à Paris puisqu'on n'avait plus besoin de Bobrinsky à Cobourg.

A la fin du mois de septembre, la Famille impériale revint. Les princesses arrivèrent les premières avec leur frère Wladimir Kirillovitch et accompagnées de leur institutrice E.A. Johanson et de Miatlev. A Strasbourg, une collision s'était produite pendant que leur wagon changeait de voie. Les wagons à bagages de tête furent écrasés et plusieurs wagons de voyageurs déraillèrent sans se renverser. Les voyageurs, y compris les princesses, Wladimir Kirillovitch, l'institutrice et Miatlev furent terriblement secoués, mais ils étaient indemnes, bien que leurs bagages placés dans le filet leur fussent tombés sur la tête. Les jeunes gens étaient très marqués par cette catastrophe, même après leur retour à Cobourg, le contrecoup de l'ébranlement nerveux se faisait sentir. Miatlev était particulièrement contrarié en pensant que Leurs Majestés seraient mécontentes parce qu'ils lui avaient confié leurs enfants ; or il n'avait pas réussi à les ramener sans encombre à Cobourg. Son inquiétude était si absurde que nous nous mîmes à le gronder, mais il s'obstinait à répéter : « Naturellement, je comprends bien que je ne suis pas responsable de la collision, mais la prochaine fois, Sa Majesté Victoria Feodorovna ne me confiera pas ses enfants de peur qu'il ne leur arrive quelque chose parce que je porte malheur. » Quand cela arriva aux oreilles de Kirill Vladimirovitch, il dit en plaisantant : « Pourquoi avez-vous été assez négligent, Piotr Nikolaevitch, pour permettre au train de dérailler ? C'est de la négligence, de la négligence ! » Victoria Feodorovna remarqua : « Quelle bêtise ! » Après quoi, Miatlev se calma.

Miatlev était très impressionné par Victoria Feodorovna. Dans des moments de franchise, il disait : « Je sais que Victoria Feodorovna ne me fait pas confiance car elle a peur que j'aie une mauvaise influence sur Kirill Vladimirovitch, mais ce n'est pas vrai. Plusieurs dames lui ont dit je ne sais quoi sur moi et elle les croit. » Néanmoins, Miatlev avait une adoration pour elle. Comme gage de son admiration, il lui offrait pour son anniversaire un bouquet de roses thé dont elle raffolait. Un jour, il attachait même au bouquet des vers de sa composition intitulés « Roses thé ». Victoria Feodorovna et les autres membres de la Famille les appréciaient, malgré leur ton trop sentimental. Kirill Vladimirovitch dit même en plaisantant : « Voyez-vous ça ! Miatlev est tombé amoureux de ma femme ! »

Leurs Majestés s'arrêtèrent à Munich en rentrant à Cobourg. On me demanda de les y rejoindre pour assister à une réunion avec Biskoupsky. Quand je pénétrai dans la chambre d'hôtel où se trouvait Victoria Feodorovna en compagnie de Madame von Rafen (chargée des affaires financières de l'impératrice), elle m'annonça immédiatement que Maria Kirillovna devait épouser son cousin éloigné, l'héritier présomptif (Erbprinz) Frederick-Carl zu Leiningen. Elle me dit aussi que son mari et elle-même trouvaient que c'était un excellent mariage et que Maria Kirillovna serait heureuse. Le prince Carl, ou Charlie comme on l'appelait en famille, était un ancien officier de marine, qui, comme jeune enseigne de vaisseau, avait fait la guerre sur le cuirassé *Derflinger*. Plus tard, il avait participé au sabordage de ce bateau à Scapa Flow pour empêcher qu'il ne tombât aux mains des Britanniques et il avait été décoré de la Croix de fer. Il avait plusieurs années de plus que Maria Kirillovna. Lorsque, plus tard, j'eus appris à le connaître, je me rendis compte que Victoria Feodorovna avait tout à fait raison en disant que c'était un bon

mariage. Quelques années auparavant, le prince avait été blessé dans un accident de voiture. Un ami conduisait trop vite ; l'auto dérapa dans un virage et s'écrasa contre un arbre. L'ami fut tué sur le coup et le prince grièvement blessé. Sa convalescence dura un an et il resta invalide pour le restant de ses jours. Son bras droit paralysé pendait inerte, il boitait de la jambe gauche. Malgré l'accident, il adorait conduire et il conduisait bien de la main gauche. L'accident l'avait profondément marqué psychologiquement, surtout à cause de la mort de son ami et de son invalidité. Au début, il craignait que les gens n'évitent de le regarder à cause de son aspect repoussant. Mais Maria Kirillovna tomba amoureuse de lui, ce qui dissipa ses craintes. Toute leur vie, ils formèrent un couple uni par des liens d'affection.

Son père, le prince Emich zu Leiningen, avait hérité d'un domaine de sylviculture dans la Forêt Noire, à quarante kilomètres de Francfort-sur-le-Main. La lignée des princes zu Leiningen était d'ancienne noblesse. Les princes avaient été des princes régnants, mais ils avaient depuis longtemps renoncé à leurs droits. Leur famille était apparentée à la famille royale d'Angleterre. De nos jours, ce sont les seuls nobles qui possèdent une sylviculture et deux châteaux ancestraux – l'un, leur résidence d'hiver, dans la petite ville d'Amorbach, et l'autre, la résidence d'été, Wald-Leiningen, située à vingt kilomètres environ d'Amorbach en Forêt Noire. Le frère aîné du prince Carl avait été tué pendant la Première Guerre mondiale. Carl avait deux autres frères et une soeur. Le prince Carl lui-même devait être tué plus tard en 1944, pendant la Seconde Guerre mondiale. Il commandait l'île Tuters, située à l'entrée de la baie Loujskaïa dans le Golfe de Finlande.

Le mariage annoncé était un événement heureux et important même pour Cobourg. Pour nous qui faisons partie de l'entourage de l'Empereur, c'était aussi un événement politique. La date du mariage était fixée au 25 novembre 1925. Cela s'annonçait comme une magnifique cérémonie à laquelle assisteraient de nombreux Russes et des parents étrangers de sang royal. Les deux mois qui nous séparaient du mariage furent entièrement consacrés aux préparatifs, mais cela ne gêna aucunement le travail normal du Bureau ni la rédaction des rapports pour Sa Majesté. Le mariage civil fut célébré la veille de la cérémonie. Le maire de Cobourg vint à la Villa Edimbourg et le contrat de mariage fut signé en présence des parents des deux fiancés et des témoins (le comte Bobrinsky était le témoin de la mariée). Le soir, une grande réception fut donnée dans les salons du meilleur hôtel de la ville qui était réservé à l'usage exclusif des invités qui n'habitaient pas la ville.

Quand nous arrivâmes, ma femme et moi, nous fûmes saisis par la scène qui s'offrait à nos yeux. Toutes les personnalités de sang royal, à l'exception des Russes, portaient l'uniforme de leur régiment du temps de la monarchie et arboraient les décorations et les cordons dynastiques. Toutes les dames portaient également les cordons et les étoiles de leurs dynasties respectives. Mais nous fûmes littéralement éblouis par l'entrée de Sa Majesté Victoria Feodorovna. Elle portait une robe rouge foncé ornée de brocart de fils d'or et des escarpins dorés. Dans ses cheveux, brillait une tiare formée d'un anneau avec un aigle bicéphale incrusté de diamants. Le cordon rouge de Catherine avec l'étoile était passé sur son épaule. Avec son allure et sa grâce royales, elle avait vraiment l'air d'une impératrice et elle se détachait au milieu des invités. Nous ne pouvions cesser de la contempler et de l'admirer. Nous avons l'impression d'avoir été transportés à un bal du début du siècle, époque à laquelle la guerre, la Révolution et une succession d'événements avaient apporté tant de changements. Le grand-duc Dmitri Pavlovitch et la grande-duchesse Elena Vladimirovna, accompagnée de ses deux filles Elisabeth et Marina (la future duchesse de Kent) étaient arrivés à Cobourg la veille. D'autres parents russes avaient été invités, mais ils n'avaient pas pu venir pour une raison bien prosaïque : ils n'avaient pas les moyens de payer un tel voyage.

La plus jeune soeur de Victoria Feodorovna, l'Infante d'Espagne et son mari, l'Infant (de la branche espagnole des Orléans) arrivèrent aussi. L'infante Béatrice paraissait incroyablement jeune, si belle et si gracieuse. Son mari était un bel homme extrêmement distingué. Je me souviens que je travaillais dans mon bureau le jour de leur arrivée. Après le dîner, qui avait lieu à la Villa Edimbourg illuminée, tous les hôtes étaient invités au palais de la duchesse Alexandra Hohenloe-Langenbourg et devaient emprunter une allée

détrempée pour traverser le jardin. Voyant que le sol était mouillé, l'Infante Béatrice s'exclama : « Comment marcher sur cette allée ? Mes souliers seront tout mouillés ! » Sans dire un mot, l'Infant la souleva et la porta dans ses bras sous les rires des invités. Ce petit incident s'est gravé dans mon esprit. Depuis ce moment-là, j'éprouve un sentiment particulièrement chaleureux pour l'Infante et l'Infant d'Espagne.

Le lendemain, le 25 novembre 1925, le mariage fut célébré dans la chapelle privée de la Villa selon le rite orthodoxe russe. Ce fut le Père Paul Adamantov, archiprêtre de l'église russe de Francfort-sur-le-Main, qui officia. Comme d'habitude, Fischer, déjà mentionné, l'assistait. A midi, le mariage fut célébré selon le rite luthérien dans la cathédrale de la ville près de la place du palais. On avait l'impression que toute la population de Cobourg était là pour voir le marié et la mariée traverser la place du palais. Tous les spectateurs acclamaient chaleureusement le jeune couple.

L'intérieur de la cathédrale était décoré de fleurs magnifiques. On se demandait comment il était possible de trouver de telles fleurs à Cobourg en cette saison. Maria Kirillovna portait une robe de cour russe en brocart de fils d'argent. Victoria Feodorovna avait porté cette robe pour des cérémonies à la cour. C'était comme un uniforme pour les membres de la Famille impériale. La cérémonie fut suivie d'un banquet dans la grande salle du vieux palais ducal. Après le déjeuner, dans le salon de la Villa, les jeunes mariés reçurent les félicitations traditionnelles de ceux qui voulaient leur présenter leurs vœux. La mariée était assise dans un fauteuil et le marié se tenait debout près d'elle. Les invités baisaient la main de la mariée et serraient la main du marié. Tous les habitants du duché pouvaient venir leur offrir leurs vœux de bonheur. La cérémonie dura très longtemps. Le soir, le jeune couple partit en voyage de noces en Italie et les invités prirent congé.

La vie reprit son cours normal.

L'année 1926 arriva vite. Avalov obtint une audience de Sa Majesté pour « une affaire extrêmement urgente ». Il raconta qu'il avait rendu récemment visite au général comte von der Goltz (l'ancien commandant en chef de la Division de Fer) à Berlin et parlé avec lui du Mouvement légitimiste russe. Bien que le général fût à la retraite, il était toujours influent dans les cercles militaires et monarchistes allemands. Il était aussi à la tête de l'association des 46.000 membres de son ancienne division, association qui portait le nom de « Baltikum ». Avalov avait parlé de cette association lorsqu'il avait été présenté à Sa Majesté, mais il avait alors fait en sorte d'en paraître être le chef. Cette fois-ci, il reconnut que c'était l'organisation de von der Goltz. Détail plus important, selon Avalov, le général von der Goltz s'intéressait au projet de Sa Majesté de restaurer la monarchie en Russie et il s'était déclaré prêt à l'aider dans la limite de ses possibilités. Avalov avait alors répondu au général qu'il était en route pour Cobourg et qu'il demanderait à Sa Majesté d'organiser une rencontre entre le chef de sa Chancellerie et le général afin que les deux hommes examinent en détail la situation financière du Mouvement et étudient de quelle manière le général pourrait lui apporter son aide. Avalov demanda à Sa Majesté de m'envoyer le plus vite possible à Berlin voir le général. Optimiste, Avalov pensait que le général pouvait nous aider, y compris financièrement. Il nous expliqua qu'il nous pressait pour le voyage parce qu'il « faut battre le fer tant qu'il est chaud ».

Sa Majesté était sceptique au sujet des renseignements fournis par Avalov, car il connaissait la propension de ce dernier à se laisser emporter par son imagination. Cependant, ne pas donner son accord pour ma mission risquait de créer un embarras, car Avalov, qui essayait de nous aider, pouvait se vexer. Cela pouvait aussi être un manque de courtoisie vis-à-vis de von der Goltz, personnalité populaire en Allemagne. Il fut donc décidé que je partirais pour Berlin le lendemain. Avalov devait informer le général de ma venue. Je partis donc. Connaissant Avalov, je craignais qu'il n'eût exagéré et j'étais dans le doute quant à l'enthousiasme du général, mais dans notre situation, nous ne pouvions nous permettre de laisser passer la moindre occasion. Peut-être y avait-il une chance que le général nous aide. Dans tous les cas, il pouvait se révéler un ami utile en Allemagne par son grand prestige.

Je me présentai à sa résidence ponctuellement à l'heure fixée et il me reçut avec autant d'exactitude. Le général comte von der Goltz était le général prussien typique, froid,

sévère et énergique. Il était âgé et paraissait en bonne santé, il se tenait droit et dans ses yeux brillaient l'intelligence et la volonté. Je ne comprenais pas pourquoi un tel homme pouvait prendre au sérieux notre cher Avalov. Le général prit la parole le premier. Il me dit que le « prince » Avalov était venu le voir pour le prier au nom du grand-duc Kirill de Russie d'apporter son aide à la restauration de la monarchie. Le général affirma que l'entreprise avait toute sa sympathie puisque lui-même était monarchiste, mais il ne voyait pas comment il pourrait aider le grand-duc. Il me demanda de lui expliquer en détail ce que le grand-duc attendait de lui. Ces déclarations confirmèrent mes appréhensions. Je compris immédiatement qu'Avalov avait fait un tableau erroné de la position de Sa Majesté. J'étais dans une situation délicate : il me fallait répondre sans désavouer Avalov et, en même temps, éviter de donner au général l'impression que notre travail n'était pas sérieux. J'expliquai au général que le grand-duc avait le sentiment que les souffrances infligées au peuple russe par le régime soviétique étaient si grandes qu'une révolution interne pouvait éclater. L'objectif du grand-duc serait de soutenir un tel soulèvement ainsi que le rétablissement subséquent de la monarchie. Cela exigerait l'établissement de bonnes communications avec les éléments insatisfaits à l'intérieur de la Russie. Peut-être par l'intermédiaire de son « Baltikum », le général serait-il en mesure de nous aider dans ce domaine. Je précisai aussi que le Mouvement avait un grand besoin d'argent. Le général répondit qu'à son grand regret, il ne disposait d'aucun moyen de nous fournir une aide financière, tout en nous suggérant de contacter pour cela les financiers et les cercles gouvernementaux. Il ne pouvait pas non plus établir les communications souhaitées puisqu'il était à la retraite et ne voulait pas se mêler de politique étrangère. Puis il ajouta : « Comme vous le savez, la situation en Allemagne est aussi très compliquée. Peut-être la seule façon dont je pourrais vous aider serait de vous fournir des hommes, si une expédition en Russie devait être lancée. Je pense que parmi les anciens soldats de ma division, il serait possible de trouver un nombre appréciable de volontaires pour une telle entreprise. » Le général interprétait à sa manière mon expression « révolution interne », puisqu'il me demanda : « De quelle force militaire auriez-vous besoin pour porter assistance à une révolution interne ? » Je fus obligé de lui dire que le grand-duc comptait sur une révolution interne purement russe causée par les éléments russes insatisfaits, sans intervention étrangère. « Eh bien, dans ce cas, vous comprenez que je ne peux malheureusement être d'aucune aide pour Sa Majesté » dit von der Goltz, sur quoi il mit fin à la conversation. Il se leva, me pria de transmettre au « grand-duc » ses vœux de succès et nous nous séparâmes. Après cet entretien, je me sentis plutôt stupide. Il m'était désagréable de penser à l'opinion que le général s'était probablement faite du sérieux de notre travail. Je ne doutais pas que, dans son désir de pousser le général à soutenir notre cause, Avalov était mû par les meilleures intentions, mais, à cause de son inexpérience et de son esprit superficiel, il n'arrivait à rien et au contraire, il causait même du tort.

Profitant de mon passage à Berlin, je rendis visite à notre Représentant, le sénateur Belgard (ancien gouverneur de Finlande). C'était un petit vieillard boiteux, ratatiné, plein d'acrimonie, qui s'appuyait sur une canne. L'impression superficielle de faiblesse et de fragilité cachait une énorme énergie et une grande ambition. Il était à la tête du Comité des émigrés qui était officiellement reconnu par les Allemands. Il avait aussi un poste important dans chacune des dix-sept associations émigrées à but social. Il avait rejoint nos rangs aussitôt après la publication en 1922 du premier manifeste concernant le titre de Gardien du Trône, prouvant ainsi la sincérité de ses sentiments monarchistes. Au sein de l'émigration à Berlin, il jouissait d'une grande autorité parce qu'il aidait tous les émigrés à trouver du travail, de l'argent ou à obtenir des soins médicaux. Il jouait presque le rôle d'un « gouverneur » pour les Russes de Berlin. Il était très critique envers Biskoupsky dans son rôle de représentant pour les affaires politiques. Tous les efforts des deux hommes pour parvenir à une collaboration amicale n'avaient abouti à rien parce qu'ils se heurtaient toujours sur un point quelconque et ils redevenaient ennemis. Cette situation était néfaste pour notre travail. Belgard était irremplaçable en ce qui concernait le travail administratif mais inacceptable pour le travail politique. Son idée fondamentale pour ce qui était de la lutte contre le communisme était la terreur et l'intervention, c'est-à-dire un renversement du

régime soviétique, au besoin avec l'aide d'une puissance étrangère. Il pensait qu'il aurait fallu que Sa Majesté cherchât à obtenir un statut légal, car cela eût donné un pouvoir légal à ses actes. En théorie, il avait raison, mais d'un point de vue pratique, cela était non seulement imprudent et, dans l'esprit de Sa Majesté, impossible à réaliser puisqu'il ne pouvait pas résider sur le sol russe. Ce n'était pas l'avis de Belgard. Il voyait la solution dans la création d'un sénat composé des anciens sénateurs qui avaient réussi à émigrer. Puisque officiellement leur ancien titre de sénateur n'avait pas été annulé, Belgard soutenait qu'ils pouvaient continuer à exercer leurs fonctions même hors de Russie. Ce sénat, fonctionnant sur le territoire d'un Etat comme la Yougoslavie ou l'Allemagne, donnerait l'autorité nécessaire et pourrait alors légaliser les actes de Sa Majesté, les rendant ainsi légalement applicables. Le projet avait l'appui d'un juriste russe distingué, l'ancien procureur K.I. Savitch. Lui aussi pensait qu'un tel organisme composé de sénateurs nommés par un pouvoir légitime garderait son « statut légal » même dans un pays étranger. Mais plusieurs autres juristes ne partageaient pas son opinion et Belgard, avec son énergie coutumière, contestait leurs conclusions. Sans parler de l'aspect légal contestable de cette entreprise, l'argent nécessaire à son financement faisait défaut. Sa Majesté demanda à Belgard : « Qui paiera ces sénateurs ? Nous n'avons pas de finances gouvernementales et mes fonds personnels ne sont pas suffisants. » Il ajouta : « Je suis persuadé qu'aucun gouvernement ne permettra à un tel sénat d'exister dans sa juridiction, car l'existence de cet organisme soulèvera les protestations des Soviétiques. Il est vrai que certains gouvernements n'ont pas reconnu le gouvernement soviétique, mais même ainsi, ils hésiteront à aggraver leurs relations avec ce dernier. Leur propre parlement s'y opposerait certainement. » Belgard et Savitch vinrent plusieurs fois à Cobourg tenter de convaincre Sa Majesté de réaliser ce projet en dépit de toutes ces difficultés. Sa Majesté refusa fermement.

Belgard revint une fois encore pour dire, triomphant, qu'il était possible de se procurer les fonds nécessaires pour la création de ce sénat. Il demanda la permission de faire venir à Cobourg un ingénieur nommé Runge. Monsieur Runge arrivait du Brésil avec un projet solide et très réaliste pour obtenir de grosses sommes d'argent pour notre travail. Sa Majesté accepta de le recevoir. Monsieur Runge arriva quelques jours plus tard. C'était un homme d'âge moyen, posé et qui faisait bonne impression. Il expliqua à Sa Majesté qu'à Sao Paulo au Brésil, il y avait un groupe de riches planteurs de café disposés à fournir de grosses sommes d'argent pour le rétablissement de la monarchie russe, à une condition : Sa Majesté devait s'engager à accorder plus tard des conditions favorables pour l'importation du café en Russie. Si Sa Majesté était intéressée, il devait envoyer au Brésil une personne habilitée pour négocier un contrat. Sa Majesté fut assez étonné par la grande prévoyance qui se manifestait dans cette proposition et par l'optimisme évident quant au résultat des efforts faits pour rétablir la monarchie. Sa Majesté demanda à Runge : « Comment se fait-il que les planteurs de café brésiliens soient au courant de mon souhait de rétablir la monarchie et comment peuvent-ils avoir assez confiance pour accepter d'investir de grosses sommes d'argent ? » Runge répondit qu'il était tout à fait exact que les Brésiliens connaissaient peu de choses concernant Sa Majesté et ses aspirations, mais que lui, Runge, les avait convaincus qu'un tel arrangement offrait de grandes possibilités. Runge donna les noms des magnats et de leurs sociétés et précisa que ce projet était la raison principale de sa venue en Europe. Parce que Belgard recommandait chaleureusement Runge et à cause de la bonne impression que produisait ce dernier, Sa Majesté et moi-même le crûmes. Il n'avait pas de raison valable de nous tromper. De plus, le seul risque que nous prenions était mon voyage à Sao Paulo.

Victoria Feodorovna s'intéressa elle aussi au projet de Runge et exprima le désir de le rencontrer. Elle se montrait en général sceptique envers les projets présentés par des émigrés rencontrés par hasard, mais Runge était si convaincant qu'elle admit l'idée que le projet était réalisable. De plus, elle conclut que les fonds fournis seraient relativement limités et le risque minimal. Ainsi, c'était décidé. Je devais aller à Sao Paulo. Sa Majesté remarqua : « Je doute qu'il en sorte quelque chose, mais nous devons essayer et vous ferez au moins un voyage intéressant. » En partant, Runge me demanda de tout préparer

pour le voyage de façon à pouvoir partir sur le champ dès que je recevrais un télégramme. J'entrepris de me renseigner sur les horaires des bateaux, de faire valider mon passeport et de me faire vacciner contre la variole. Runge devait retourner à Sao Paolo environ dix jours plus tard. Il devait m'écrire avant de partir. Après avoir attendu trois semaines, je reçus enfin la lettre. Il me pria d'excuser ce retard et répétait que je devais me tenir prêt à partir à l'arrivée du télégramme qu'il enverrait de Sao Paolo, dans un délai de trois ou quatre semaines. Un, puis deux, puis trois mois passèrent et pas de télégramme. Finalement, je reçus une lettre m'annonçant que le principal membre du groupe avait changé d'avis au sujet de l'accord et que toute l'affaire était tombée à l'eau. En guise de consolation, il ajoutait qu'il allait essayer de former un autre groupe. J'étais déçu, mais des projets très prometteurs avaient déjà échoué si bien que j'étais préparé à ce genre d'éventualités.

Vers la fin de février 1926, Sa Majesté partit à Cannes afin de profiter de la saison de golf. Des tournois de golf avaient été organisés par des amis et des connaissances qui se donnaient rendez-vous là-bas. De plus, les docteurs recommandaient à Sa Majesté de jouer au golf régulièrement et à Cobourg, il n'y avait pas de terrain de golf. Il était à nouveau accompagné de Miatlev, qui était plus que ravi, car sa femme vivait à Nice et il ne l'avait pas vue depuis environ deux ans. Ils avaient choisi de vivre séparément, mais ils aimaient se revoir de temps en temps. Miatlev se plaignait qu'elle ne l'estimait pas à sa vraie valeur et préférait la compagnie des chats. Il prétendait que dans leur appartement « partout où l'on voulait s'asseoir, on trouvait toujours un chat ».

Au cours du voyage de retour, le 22 mars, Sa Majesté voulait s'arrêter à Paris pour plusieurs jours et je devais aller le rejoindre là-bas pour assister à diverses réunions. Il était convenu que Miatlev resterait à Paris et retrouverait la Famille impériale à Saint-Briac pour l'été. Je devais accompagner Sa Majesté de Paris à Cobourg. J'arrivai à Paris le 21 mars à la Gare de l'Est où m'attendaient A.A. Bachmakoff et le général Lokhvitsky. Ce dernier était un général éminent. Avant la Révolution, il avait commandé la Division russe sur le front français où il avait fait la connaissance des officiers supérieurs français les plus importants, y compris celle du maréchal Foch. Les régiments de sa division basés en France avaient dû être retirés du front quand la Révolution avait éclaté. Les soldats avaient été rapatriés dans leur pays, mais lui était resté en France. Il était ensuite allé en Extrême-Orient pour prendre part à la Guerre civile, mais quand il était arrivé à Vladivostok, le gouvernement de l'amiral Koltchak s'était déjà effondré. Le personnage le plus important dans la région était l'ataman Semenov. Lokhvitsky se joignit à lui et prit le commandement de l'armée qu'ils avaient formée. Quand cette armée s'effondra elle aussi, il retourna à Paris. Son but avait été de chercher à obtenir le soutien des Français et des Britanniques pour former une armée dans la région côtière de la Mandchourie pour pénétrer profondément en Sibérie. S'il avait réussi, il serait reparti en Extrême-Orient. Après le départ de Lokhvitsky, Semenov avait noué des liens avec les Japonais. Ses maigres forces étaient cantonnées en Mandchourie, et c'étaient les Japonais qui les finançaient. En d'autres mots, l'ataman Semenov était au service des Japonais. Lokhvitsky retourna à Paris en 1922. Alors que le Mouvement monarchiste légitimiste était en cours de formation, il le rejoignit, mais il n'abandonna jamais l'idée de former une armée en Extrême-Orient pour combattre les Bolcheviks. Il espérait que Sa Majesté s'intéresserait à son projet et le soutiendrait.

Pendant la visite de Sa Majesté à Paris, le 22 mars, Lokhvitsky devait aussi faire un rapport sur l'état de ses négociations avec les Britanniques. Ces pourparlers étaient tantôt au point mort tantôt actifs, selon la direction dans laquelle soufflaient les vents de la politique.

A 4 heures de l'après-midi, le 21 mars, j'assistai à une réunion des principales personnalités russes socialement les plus éminentes et les plus actives qui discutaient de l'attitude à adopter envers le congrès qui devait se tenir à Paris le 4 avril suivant. Le grand-duc Nicolas Nicolaevitch y serait déclaré Chef suprême pour la lutte contre le pouvoir des Soviets par l'Assemblée nationale des Russes en exil. Le Mouvement légitimiste ne participerait pas à ce congrès parce que nous avons notre propre chef, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch. Le Mouvement légitimiste décida de ne pas entraver cette action patriotique,

mais considéra qu'il n'était pas convenable de déclarer le grand-duc Nicolas Nicolaevitch Chef suprême puisque seul, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch pouvait être le Chef suprême. Le Mouvement légitimiste pensait que c'était le devoir du congrès de brandir ouvertement le drapeau pour le rétablissement de la monarchie légitime. Cela n'empêcherait pas le grand-duc Nicolas Nicolaevitch de prendre la tête du combat contre le pouvoir soviétique, si cela s'avérait nécessaire, pour arriver à un rassemblement plus large au sein de l'émigration, mais à la condition qu'il y eût subordination à Sa Majesté. Lors de notre réunion, il fut décidé qu'à l'ouverture du congrès, le 4 avril, nous organiserions des réunions publiques au cours desquelles ceux qui prendraient la parole défendraient la position du Mouvement légitimiste. Le slogan de ces meetings serait « Sa Majesté l'Empereur Kirill Vladimirovitch est le Chef suprême de la Russie en exil ».

Le 22 mars, Sa Majesté arriva à Paris. Comme d'habitude il était descendu à l'Hôtel du Rhin, place Vendôme. A 6 heures 30 de l'après-midi, il reçut le général Lokhvitsky. Dans son rapport, le général dit qu'il avait réussi à éveiller l'intérêt de plusieurs hommes d'Etat britanniques importants pour une intervention en Extrême-Orient. Un petit groupe s'était formé à Paris pour promouvoir cette idée. Quand ce groupe apprit qu'un comité, sous la présidence de Lord Southborough, s'était créé pour la défense des intérêts des citoyens britanniques qui avaient des affaires ou des biens en Extrême-Orient, il avait immédiatement envoyé son avocat à Londres exposer à ce comité le projet de Lokhvitsky concernant la formation d'une armée en Extrême-Orient. Selon Lokhvitsky, le comité avait été très intéressé par le projet, mais finalement Lord Southborough répondit que rien ne pouvait être fait sans l'approbation du Ministre des Affaires étrangères. Avec l'aide de son groupe parisien, Lokhvitsky essaya alors d'obtenir une audience du ministre Chamberlain.

Afin de susciter l'intérêt de Chamberlain pour ce projet, Lokhvitsky rencontra le maréchal Foch qui avait toujours soutenu l'idée d'une opération contre le pouvoir soviétique en Extrême-Orient. Le maréchal promit à Lokhvitsky d'écrire à Chamberlain pour lui exposer le projet et lui conseiller de le recevoir. Ce dernier raconta aussi que toutes ces tentatives avaient coïncidé avec la conférence de Locarno où régnait une atmosphère conciliante envers les Soviets. Lokhvitsky craignait que cet état d'esprit ne retardât la réalisation du projet. D'autre part, il venait de recevoir une lettre de l'un des membres du Comité de Lord Southborough à Londres indiquant que l'attitude envers le gouvernement soviétique redevenait négative et que le moment était par conséquent favorable pour faire avancer le projet. L'avocat du groupe de Paris retourna à Londres et fit savoir le jour même que Lord Southborough était en conférence avec le Président de la Commission parlementaire pour les Affaires étrangères, Monsieur Lockhard. La question étudiée était le financement de la fourniture d'armes, de munitions, etc... aux rebelles dans le territoire russe d'Extrême-Orient. Le Directeur du Ministère des Affaires étrangères, l'ancien Haut-commissaire en Sibérie auprès du quartier général de Koltchak, Monsieur Lempson, et un membre de la Chambre des Lords, Lord Birkenhead, ennemi juré des Bolcheviks étaient aussi intéressés par ces discussions. Chamberlain considérait Birkenhead comme son principal rival pour le poste de Ministre des Affaires étrangères. Lokhvitsky était aussi en contact avec le général français bien connu Weygand, lui aussi très influent.

Tout cela paraissait solide et prometteur, mais, selon notre Représentant en Mandchourie, le général Kislitsyne, le pouvoir dans ce pays était entièrement entre les mains des Japonais. Ces derniers n'étaient pas prêts, selon toute vraisemblance, à accepter la formation d'une force liée aux Britanniques et aux Français. Il y avait plus : Kislitsyne nous informa qu'il avait été invité au quartier général de l'armée ; là on lui avait demandé de se renseigner pour savoir si Sa Majesté accepterait d'établir sa résidence en territoire russe libéré par les Japonais et de régner sur ce territoire - les Japonais avaient tenté de s'emparer de deux positions de montagne en territoire russe, mais ils avaient été arrêtés par l'Armée rouge. La conséquence d'une telle décision forcerait Sa Majesté et sa Famille à partir immédiatement pour l'Extrême-Orient. Un navire de guerre serait envoyé en Europe pour aller le chercher. L'accord offert par les Japonais était similaire à celui qu'ils avaient appliqué en Mandchourie quand ils avaient formé l'Etat du Mandchou-Kouo et placé à la tête de cet Etat le monarque légitime Pou-Yi. Seul quelqu'un de superficiel, de

naïf, méconnaissant complètement la réalité de la situation russe aurait accepté un tel accord. Une réponse catégorique fut donc envoyée à Kislitsyne disant que Sa Majesté était le prétendant légitime au Trône de toutes les Russies, qui lui revenait de droit, et qu'il espérait l'occuper par la grâce du peuple russe. Il ne souhaitait pas devenir le Tsar d'un petit morceau du territoire russe arraché à la Russie par des armes étrangères.

Confronté aux renseignements fournis par Kislitsyne, le projet de Lokhvitsky pouvait difficilement paraître réaliste à Sa Majesté. Cependant c'eût été de mauvaise politique que de contrarier le projet de Lokhvitsky car, à cette époque, personne ne pouvait savoir comment tournerait la lutte contre le communisme. Sa Majesté remercia donc Lokhvitsky, l'autorisa à poursuivre ses efforts et lui dit qu'il avait pris note de tout.

Pendant son séjour à Paris, Sa Majesté devait recevoir de nombreuses personnes. La personnalité la plus intéressante était notre Représentant au Japon, le colonel d'état-major F.I. Assanovitch. Il était venu en Europe pour affaires personnelles et il projetait de s'y installer. Il connaissait très bien le Japon car il avait été attaché militaire dans ce pays pendant la guerre. Il ne pensait pas du tout qu'il était possible de provoquer une rébellion dans la Province maritime extrême-orientale de l'URSS. Il était persuadé qu'après les nombreux soulèvements qui avaient eu lieu au cours des années précédentes, c'eût été peu judicieux d'en provoquer un autre, même avec une aide étrangère, compte tenu de l'épuisement, de la peur et du manque de confiance dont souffrait le peuple. Qui plus est, se méfiant de la population et s'attendant à une invasion japonaise, le gouvernement soviétique avait renforcé la frontière en amenant là-bas des troupes d'Europe. Il utilisait aussi la terreur et les purges périodiques, condamnant aux travaux forcés des centaines de gens qu'il envoyait dans les camps de travail des régions arctiques. D'autre part, un soulèvement en Extrême-Orient des Russes de Mandchourie avec le soutien des Japonais ne serait pas une révolte, mais plutôt une intervention japonaise ayant pour objectif l'occupation de territoires dans la Province maritime russe. Les Japonais ne se contenteraient pas de libérer la région des Bolcheviks, mais l'occuperaient, comme ils l'avaient fait en Mandchourie, en Corée et pour tout le littoral chinois.

Les gens qui continuaient à vivre en Mandchourie étaient d'esprit monarchiste et ils auraient indéniablement été vraiment heureux si Sa Majesté s'était installé là-bas, mais si Kirill Vladimirovitch prenait cette décision, il serait prisonnier des Japonais. Les Russes de Kharbin étaient en réalité prisonniers des Japonais et ils devaient se soumettre complètement à la volonté japonaise. Ils ne pouvaient se réfugier nulle part, sinon de l'autre côté de la frontière, en Russie.

Assanovitch ne croyait pas du tout au succès du projet de Lokhvitsky. Sa Majesté lui donna comme instruction d'exposer son point de vue à ce dernier.

Le 25 mars 1926, Sa Majesté retourna à Cobourg et je l'accompagnai.

Durant cette période, le Centre de Sa Majesté eut de grandes difficultés avec le colonel G.I. Dementiev, chef de l' « Union du peuple russe de Sa Majesté ». Par suite de la Révolution, les émigrés avaient développé un penchant pour les conspirations et les plus ambitieux d'entre eux s'arrogeaient le rôle de dirigeant. Pour devenir dirigeant, il suffisait de créer une organisation et d'en prendre la tête. Puis une organisation de ce genre entamait des négociations pour rejoindre le Mouvement légitimiste à la condition que son chef fût autorisé à rendre compte directement à Sa Majesté, sans dépendre du Représentant local de Sa Majesté. Dans quelques cas, ils acceptaient un arrangement et rendaient compte au Chef de la Chancellerie de Sa Majesté.

L'« Union du peuple de Sa Majesté » naquit en Bulgarie en 1922, au moment où était lancé le Mouvement monarchiste légitimiste. Les organisateurs en étaient les colonels G.I. Dementiev et Graguine. Avec l'intention de créer une organisation excluant toute possibilité d'infiltration par des éléments provocateurs, Dementiev structura son organisation selon une méthode rappelant celle des conspirateurs, c'est-à-dire en appliquant le système des unités de trois. Les deux cadets ne connaissaient que leur aîné, formant ainsi un « trio » ; l'aîné, lui, ne connaissait que l'aîné d'un autre « trio ». Tous les adhérents devaient prêter un serment de loyauté au chef de l'Union et on les avertissait qu'en cas de désobéissance, ils seraient sévèrement punis. Cette organisation sur le modèle d'une conspiration

correspondait bien à l'état d'esprit qui régnait dans l'émigration à l'époque. L'organisation de Dementiev se développa assez vite parce que celui-ci adopta le drapeau de la monarchie légitime et les émigrés savaient que le grand-duc Kirill Vladimirovitch s'était déclaré Chef de la Dynastie et qu'il avait pris ensuite le titre impérial. L'organisation se répandit parmi les Russes de Bulgarie, où se trouvait son centre, ainsi qu'en Yougoslavie, en France et dans la ville de Florence en Italie. Demetiev habitait une localité perdue de Bulgarie et il connaissait mal la situation politique internationale. Il n'était pas du tout fait pour assumer une activité politique, mais il avait une ambition démesurée. Après avoir rejoint le Mouvement légitimiste, il aspirait à occuper un poste qui lui donnerait une grande influence. Il décida d'infiltrer des hommes à lui dans la structure administrative du Mouvement, y compris dans le Centre principal. Il comptait sur le fait que les membres de son organisation étaient liés par leur serment et qu'ils lui étaient totalement subordonnés. Il croyait qu'avec leur aide, il pourrait influencer les décisions dans le sens qu'il souhaitait. Pour le succès de son plan, il fallait que ses hommes tiennent toutes les positions clés, y compris à la Chancellerie de Sa Majesté. Son but ultime était de devenir le personnage le plus important après Sa Majesté.

Dementiev commença à œuvrer dans ce sens. Pour commencer, il exagéra l'importance de son organisation, ainsi que la sienne propre, espérant ainsi attirer un plus grand nombre de nouveaux adhérents. Dans ses comptes-rendus, il laissait entendre qu'en plus de lui-même, dirigeant de l'Union, il y avait un Chef suprême dont le nom était tenu secret, et d'autre part que Sa Majesté donnait ses instructions à l'Union par l'intermédiaire de l'un des grands-ducs qui les transmettait ensuite directement à lui, Demetiev. Perdus dans les lointaines provinces de Bulgarie, les membres de l'Union le croyaient aisément. Il commença ensuite à inventer des « renseignements secrets » de sources confidentielles, selon lesquels Sa Majesté était prisonnier de son entourage, entourage qui n'avait aucune considération pour lui et qui décrétait des mesures de sa propre initiative. Le message continuait ainsi : 1° Sa Majesté Victoria Feodorovna interférait avec toutes les mesures prises par Kirill Vladimirovitch, entravant ainsi le travail de son mari (cela correspondait étrangement à ce que m'avait dit mon prédécesseur Dolivo-Dolinsky) ; 2° Bobrinsky manquait de volonté et 3° on ne pouvait pas me faire confiance. Les « renseignements secrets » contenaient beaucoup d'autres inventions. Il était clair que Dementiev cherchait à faire croire aux autres qu'il essayait de neutraliser la mauvaise influence de l'entourage et ainsi de libérer Sa Majesté.

Malgré l'absurdité de tout cela, cette propagande semait le trouble parmi les adhérents qui étaient, pour la plupart, des gens simples, peu au fait des questions politiques. Par suite de l'éloignement du Centre principal et des difficultés rencontrées pour maintenir un contact direct avec les pays lointains, cette propagande avait un effet démoralisant à un degré surprenant. Cela rappelait jusqu'à un certain point le travail des éléments d'extrême droite d'avant la Révolution. Ces derniers s'efforçaient de créer un vide autour du monarque pour le remplir avec leur propre « élite ». Ce qui avait été l'« Union du Peuple russe » était maintenant devenu l'« Union du peuple de Sa Majesté ». Parallèlement à ce travail « secret », Demetiev tenait le Centre au courant de la croissance rapide de son Union à l'intérieur de la Russie et au sein de l'émigration – des milliers de membres - et du travail qu'elle accomplissait en Russie. Pour étayer ses rapports, il fournissait des preuves prétendument reçues de l'intérieur de la Russie et des centres importants de l'émigration. Néanmoins, lorsque, au nom de Sa Majesté, le Centre voulait connaître le nom des localités où les sections de son organisation étaient actives ainsi que la liste de ses membres, Demetiev refusait d'accéder à cette demande sous le prétexte qu'il ne fallait pas mettre en danger la sécurité de ses membres et l'efficacité de leur travail, arguments apparemment plausibles. Invoquant les mêmes raisons, Demetiev refusait de tenir compte des demandes des Représentants locaux. Ce fut pour ces raisons qu'au départ, il nous fut impossible de mesurer le degré de fiabilité de Demetiev. Le Centre restait prudent avant de tirer des conclusions puisque, dans la situation d'isolement où nous nous trouvions, il nous fallait envisager la possibilité que l'Union de Dementiev fût une organisation valable, car aucune précaution n'était excessive en face de la menace que

représentait le Guépéou. De plus, pendant les premières années, nous n'étions pas au courant des plans secrets de Dementiev pas plus que de l'existence de ses renseignements « secrets ». C'est pourquoi, lorsqu'en 1926, Dementiev demanda, par l'intermédiaire de notre Représentant de Sofia, que la grande-duchesse Kira devienne la présidente d'honneur de l'Union, en reconnaissance du « travail désintéressé » de l'organisation, Sa Majesté accéda à cette requête. Dementiev n'attendait apparemment que cette occasion. Il annonça immédiatement à l'Union la faveur accordée par le Monarque et expliqua que c'était là un geste de gratitude et de confiance adressé à tous les membres de l'Union et à lui-même en reconnaissance du travail accompli. Il annonça aussi que dorénavant, il serait en relation directe avec la grande-duchesse qui rendrait compte personnellement de toutes les questions à Sa Majesté, éliminant ainsi tout « intermédiaire ».

Si Dementiev avait été plus au courant de la manière dont les choses se passaient à Cobourg, il n'aurait pas lancé des affirmations aussi absurdes. La jeune grande-duchesse n'aurait jamais participé à de telles intrigues, et Sa Majesté ne l'aurait pas encouragée à agir ainsi contre son Secrétariat personnel. Dementiev avait-il pensé à la mauvaise image que cela donnerait de Sa Majesté ? Peu à peu, les informations destinées aux membres de l'Union, mais qui devaient rester ignorées de l'administration du Mouvement légitimiste, parvinrent jusqu'à nos Représentants et par eux, jusqu'à la Chancellerie et à moi-même. Le jeu simpliste de Demetiev devint patent. Aussi longtemps qu'il s'agissait de bavardages stupides et d'attaques dirigées contre l'entourage et les Représentants, le Centre pouvait se contenter d'observer et d'attendre, évitant ainsi de détruire une organisation susceptible de nous être utile. Cependant, lors d'une visite, notre Représentant en Italie, le baron K.K. Wrangel, nous raconta qu'en tant que membre de l'Union il avait reçu de Dementiev une information qui devait être tenue secrète, selon laquelle ce dernier avait obtenu de Sa Majesté la permission d'engager ses groupes d'actions spéciales dans un « putsch » qui allait bientôt éclater en Hongrie. Il était exact qu'en Hongrie un groupe terroriste s'était constitué. Il était composé de Yougoslaves et de Hongrois qui se cachaient dans les bois et, plus tard, un de ces terroristes allait assassiner le roi Alexandre de Yougoslavie. Les groupes désignés reçurent l'ordre d'attendre de recevoir du Chef de l'Union un télégramme, dont le texte avait été convenu à l'avance, pour traverser la frontière et pénétrer en Hongrie sous prétexte de chercher du travail. Une fois sur place, ils devaient se regrouper à un endroit choisi à l'avance. Un post-scriptum précisait qu'en accord avec la volonté de Sa Majesté, les proches de son état-major ne devaient pas être mis au courant de cet ordre.

Il faut connaître la psychologie des émigrés pour comprendre l'impression qu'un tel ordre produisit en Yougoslavie, en Bulgarie et en Italie. Il ne pouvait rester secret car il mettait en jeu les familles, et personne ne savait vraiment de quelle sorte de « putsch » il s'agissait ni qui était concerné. Mais tous les adhérents de l'Union se rappelaient qu'ils étaient liés au Chef de l'Union par un serment d'obéissance. Plus tard, je reçus de ces pays des monceaux de lettres me demandant si l'on pouvait se fier à l'ordre de Dementiev. Grâce à Wrangel, j'étais suffisamment bien informé pour pouvoir répondre qu'il ne fallait accorder aucun crédit à cet ordre, puisque Sa Majesté n'avait jamais autorisé un tel « putsch », dont il n'avait même pas connaissance.

Sa Majesté fut choqué par ces événements. Il donna l'ordre d'envoyer un télégramme à Dementiev lui enjoignant d'annuler son ordre et de se présenter immédiatement à Cobourg pour s'expliquer. Il était impératif d'obtenir des éclaircissements sur ce « putsch » et indispensable de savoir jusqu'à quel point des émigrés russes y étaient déjà mêlés. La participation de Russes dans une aventure politique étrangère pouvait faire beaucoup de tort aux émigrés, puisqu'ils étaient tout juste tolérés dans un pays d'accueil à la condition de ne pas se mêler des affaires intérieures de ce pays. C'était en particulier le cas en Hongrie.

Quelques jours plus tard, Demetiev arriva à Cobourg. L'impression fut défavorable ; son apparence était quelconque et vulgaire. Il était difficile de croire que c'était un ancien officier de l'Etat-major général. Sa Majesté le reçut froidement et exigea des explications

sur toute l'affaire du putsch, sur les attaques menées contre son entourage le plus proche et contre ses Représentants et, avant tout, sur la propagation de faux renseignements.

Le putsch hongrois se présentait ainsi : le représentant de l'Union en Hongrie avait informé Dementiev qu'un putsch monarchiste se préparait ; il avait pour objectif de renverser l'amiral Horty et de proclamer une monarchie ayant à sa tête le monarque légitime. Les principaux comploteurs demandaient à Dementiev de les aider. Si le soulèvement réussissait, des faveurs et une aide substantielle seraient accordées à ceux qui auraient participé au renversement des Bolcheviks. Manifestement le représentant de Dementiev en Hongrie était persuadé qu'on pouvait compter sur des milliers de membres de l'Union. Dementiev fut tellement enthousiasmé par la proposition qu'il lança le mot d'ordre mentionné plus haut. Il cacha à Sa Majesté les démarches qu'il avait entreprises par crainte de se voir interdire toute participation au putsch, qui, ses proches collaborateurs et lui-même en étaient convaincus, allait réussir et offrirait de grandes possibilités. « Pourquoi avez-vous dit que vous aviez ma permission alors que vous me cachez tout ? » demanda Sa Majesté. « Parce que sans cela, mes gens auraient hésité et beaucoup auraient refusé de participer » admit franchement Dementiev. « Mais comment pouviez-vous supposer que ce renversement serait à notre avantage ? Vous ne saviez rien de mes relations avec l'amiral Horty ni des promesses qu'il m'avait faites. Dans quelle situation aurais-je été placé si l'on venait à savoir que j'avais agi contre lui ? » poursuivit Sa Majesté. Dementiev garda le silence, apparemment incapable de trouver quoi répondre. Sa Majesté lui ordonna alors de ne plus se mêler de politique étrangère et de cesser ses attaques contre ceux qui occupaient des postes administratifs dans le Mouvement. Si Dementiev refusait d'obéir, il se verrait forcé de quitter le Mouvement et perdrait son poste à la tête de l'Union. Dementiev admit qu'il avait été malavisé dans ses attaques contre l'entourage de Sa Majesté et promit de ne pas les renouveler.

Dementiev resta trois jours à Cobourg. J'essayai de le mettre au courant des conditions dans lesquelles nous travaillions et de l'informer sur la situation politique afin de le convaincre que ses attaques n'étaient pas fondées et pouvaient nous porter tort. Je voulais lui prouver que ses attaques n'avaient servi à rien et qu'il était stupide de gaspiller son temps et son énergie à de telles rivalités alors que nous ne pouvions atteindre nos objectifs qu'en collaborant et en nous faisant confiance mutuellement. En quittant Cobourg, Dementiev paraissait être dans un état d'esprit loyal et même d'humeur optimiste. Sa Majesté lui pardonna ses erreurs en mettant comme condition qu'elles ne se répètent pas. Par la suite, néanmoins, je ne pus jamais lui faire pleinement confiance, bien qu'il eût juré qu'à l'avenir tout serait différent à la suite de sa visite à Cobourg, où il avait rencontré tout le monde et s'était familiarisé avec notre travail. Bien contre son gré, il dut admettre que l'« Union du peuple de Sa Majesté » de même que son travail n'avait pas l'envergure que ses rapports laissaient supposer. Dans des conditions normales, des mesures sévères auraient été prises contre Dementiev, mais dans la situation qui était la nôtre, nous devons tenir compte de l'aspect particulier de notre tâche et des sacrifices qu'elle exigeait. Le sacrifice faisait normalement partie de l'activité menée dans l'intérêt de tous, à commencer par Sa Majesté jusqu'aux émigrés qui ne participaient même pas à ce travail. Il était important de ne pas blesser les gens, mais de les rééduquer et de leur inspirer confiance dans leurs chefs. On ne pouvait avoir recours à des mesures sévères que dans des cas extrêmes, tels que la trahison ou la désobéissance.

Malheureusement, Dementiev montra très vite qu'on ne pouvait pas lui faire confiance. Moins de quinze jours plus tard, nous apprîmes de Belgrade, où il s'était arrêté pendant quelques jours, qu'il racontait à ses adhérents qu'il revenait d'une réunion importante qui avait eu lieu à la demande de Sa Majesté. Sa Majesté lui avait déclaré, prétendait-il, que l'Union était le soutien principal du Mouvement, que Sa Majesté avait pleine confiance en lui et lui était reconnaissant de tout ce qu'il avait accompli. Je demandai immédiatement par lettre à Dementiev si cette information était fondée et, si cela était le cas, comment il pouvait justifier une telle vantardise. Il répondit qu'en effet, il avait quelque peu embelli les choses afin de rehausser son prestige. Ensuite, en l'espace de deux mois, les malentendus avec nos Représentants recommencèrent et la diffusion de

« renseignements secrets » reprit. En conséquence, Sa Majesté retira à Dementiev la direction de l'Union. Il y eut plusieurs hommes de cette sorte parmi les émigrés, indisciplinés et capricieux qui tentèrent de devenir des chefs, nous causant ainsi beaucoup de difficultés dans notre travail et nous faisant gaspiller nos efforts.

En Avril 1926, l'archiprêtre Vladimir Vostokov vint de Belgrade à Cobourg pour célébrer les divines liturgies pendant la Semaine Sainte. Il était déjà connu avant la Révolution pour être un prêtre remuant. Dans ses sermons, il avait souvent lancé des accusations contre ses supérieurs ecclésiastiques et on lui avait fait pour cela des remontrances. Il avait une paroisse à Moscou. Il appartenait à l'« Union du peuple russe », ce qui veut dire qu'il appartenait à la tendance d'extrême droite. Pendant la Révolution, il s'était élevé courageusement contre les autorités révolutionnaires, au risque d'être arrêté... Lorsqu'il descendit du train, je vis un prêtre pauvrement vêtu comme on en trouvait seulement dans les campagnes russes. Ici, en Allemagne, on le remarquait dans la foule et il retenait l'attention. C'était un homme doux, gentil mais politiquement dangereux à cause de ses convictions extrémistes naïves et irréalistes. Assez souvent ses points de vue engendraient la discorde et la bagarre interne. Il espérait être invité par Leurs Majestés à la suite de cette visite et devenir le confesseur de la Famille. Cette idée était tout à fait inacceptable, à la fois politiquement et financièrement. Le Père Vladimir nous quitta déçu. Je me rappelle l'envie qu'il avait d'acheter une paire de chaussures à lacets pour remplacer ses vieilles bottes éculées qui venaient probablement de Russie. Cela fut fait, et il en fut ravi. Il contemplait avec amour ses nouveaux souliers en s'exclamant : « Quel petit pied ensorceleur ! »

Le 4 avril 1926, un congrès se réunit à Paris pour déclarer comme Chef suprême le grand-duc Nicolas Nicolaevitch, qui accepta ce titre.

En mai 1926, la Famille se rendit à Saint-Briac. Miatlev les rejoignit à Paris et, une fois encore, Bobrinsky et moi-même restâmes seuls à Cobourg. Bobrinsky et sa famille trouvaient la vie dans cette ville de plus en plus ennuyeuse et ils étaient attirés par Paris.

Il ne se passa rien de particulièrement intéressant au cours de l'été. Je poursuivis la routine de ma correspondance avec les Représentants dans un grand nombre de pays. Par les lettres, parfois très longues et intéressantes, je m'instruisais sur la situation politique ainsi que sur la condition des émigrés russes dans les différents pays. Par exemple, il y avait environ dix Russes aux Indes néerlandaises, sur l'île de Java. Je correspondais avec les ingénieurs V.K. Bornhaupt et D.A. Ploutzinsky et le colonel V.A. Petrouchevsky. Les deux premiers avaient obtenu de bons postes dans l'administration de la ville de Bandung. Petrouchevsky travaillait pour la station météorologique spécialisée dans la surveillance des tremblements de terre. A la suite de l'éruption du volcan Cracatoa, une île de lave émergea près des côtes de Java. Petrouchevsky fut envoyé en mission d'observation sur cette île avec la consigne de donner l'alerte au cas où une nouvelle éruption surviendrait. Après cette mission, il fut transféré au service des ponts et chaussées et il effectua des relevés pour la construction de nouvelles routes à travers la jungle. C'était un travail dangereux à cause des serpents, des animaux sauvages et des risques de malaria. Finalement, Petrouchevsky, qui ne supportait pas la solitude à Java, décida de se marier. Il prit une année de congé et retourna à Riga (alors en Lettonie) sa ville natale. En route, il s'arrêta à Saint-Briac pour se présenter à Sa Majesté. Quelques mois plus tard, il annonça qu'il s'était marié et qu'il retournait à Java avec sa jeune femme. C'était un homme qui avait des principes exceptionnellement exigeants et qui était attaché de toute son âme aux anciennes traditions russes. C'était un poète, il écrivit de nombreux poèmes patriotiques.

Les Russes gagnaient bien leur vie à Java, mais ils souffraient du climat. Après dix années de séjour là-bas, Bornhaupt et Ploutzinsky moururent tous deux.

Les Russes menaient une existence aussi pittoresque au Congo belge. C'étaient, pour la plupart, d'anciens officiers de marine qui étaient venus en Belgique et avaient signé des contrats de deux ans ou plus pour aller travailler au Congo. Habituellement, ils travaillaient sur les bateaux ou les remorqueurs appartenant au gouvernement qui naviguaient sur le grand fleuve Congo. Parmi eux se trouvait le capitaine Antonov qui avait commandé le cuirassé « *Slava* ». Dans ses lettres, il faisait des descriptions colorées de sa

navigation remplie de difficultés et d'imprévus, en particulier à cause du lit de la rivière qui se déplaçait sans cesse, profond aujourd'hui, rempli de bancs de sable demain. Après avoir servi pendant deux périodes de cinq ans, Antonov se vit accorder une belle pension et il retourna à Bruxelles. Le climat du Congo était oppressant et les Russes avaient du mal à le supporter.

Des Russes s'étaient aussi installés en Ethiopie et en Egypte. Environ douze Russes vivaient à Addis-Abéba. Ils étaient arrivés un par un d'Egypte et avaient signé avec le gouvernement éthiopien des contrats sans lesquels il leur eût été impossible de subsister. Comme il n'y avait pas d'intellectuels éthiopiens, le gouvernement louait volontiers les services des Européens et les Européens étaient contents d'accepter ces postes, car les tâches domestiques étaient considérées tout à fait incompatibles avec leur standing. A la tête de cette petite colonie se trouvait le lieutenant-colonel D.L. Seniavine. Il devint notre Représentant. Il faisait des relevés pour le service des routes. Sa femme était médecin et elle avait une excellente clientèle. Le seul autre membre important de la colonie était le lieutenant de la marine Benklevsky, homme énergique et entreprenant qui travaillait aussi pour le gouvernement. Si le climat n'avait pas été aussi torride, la vie à Addis-Abéba eût été agréable. Tous les Européens étaient mis en relation par les missions diplomatiques. C'était la légation britannique qui jouait le rôle le plus important. Personne n'était surchargé de travail et l'on passait beaucoup de temps en visites de courtoisie réciproques, en cérémonies officielles et à la chasse. Pour Seniavine, cette vie se termina par une tragédie. Sa femme s'amouracha d'un employé de la légation britannique et divorça. Son nouveau mari fut muté à Téhéran et elle le suivit. Désesparé, Seniavine prit un congé de six mois pour rentrer en Europe. Il passa ce congé à Saint-Briac, car il n'avait pas d'autre point de chute. Quand il retourna en Ethiopie, il travailla comme comptable pour le Chemin de fer français.

Plusieurs Russes réussirent à gagner l'Albanie : deux ingénieurs de l'armée, le colonel Roussinov et le cornette Kourakine. Roussinov obtint un poste gouvernemental à la construction des routes. Il était très apprécié professionnellement par les Albanais qui le payaient bien. Kourakine trouva un emploi à la cour du roi Zog comme surintendant des bâtiments, qui n'étaient pas très nombreux. Il y avait plusieurs autres Russes, mais ce n'étaient pas des intellectuels. En général, ceux qui parvinrent en Albanie y trouvèrent de bons postes, mais il était difficile de parvenir jusque là.

En août 1926, de Saint-Briac je reçus une lettre de Miatlev m'annonçant que Sa Majesté voulait que j'aille là-bas faire un rapport. Le 16 août, je partis pour la première fois pour Saint-Briac, qui me plut immédiatement. La vie y était simple. La ville est située au bord de la mer et la côte rocheuse est très pittoresque.

J'étais logé dans une pièce près du « cottage » de Miatlev, qui était content de me voir car il se sentait seul et s'ennuyait. Nous passâmes tout notre temps libre en promenades et en conversations durant les quatre jours que dura mon séjour là-bas. Les matinées étaient consacrées à la présentation de rapports à Sa Majesté Kirill Vladimirovitch et à des conversations avec Victoria Feodorovna. Ils me confièrent qu'ils avaient l'intention de transférer progressivement leur résidence à Saint-Briac car ils préféraient la façon de vivre française à celle des Allemands et aussi parce que les impôts étaient exorbitants en Allemagne. Ils avaient acheté une villa appelée « Ker Argonid », mais ils projetaient de retourner à Cobourg à l'automne. Mon séjour à Saint-Briac se passa fort agréablement, la plupart du temps à la villa.

Je me rappelle le jour où Sa Majesté nous invita à dîner, Miatlev et moi. Au moment où nous nous mettions en route pour la villa, un violent orage éclata. Il tonnait et les éclairs déchiraient le ciel sans discontinuer. Mais le plus terrible, ce furent les trombes d'eau qui tombèrent soudain du ciel. Notre route se transforma instantanément en torrent. Des imperméables auraient été inutiles sous un tel déluge. J'essayai de persuader Miatlev d'attendre que la pluie diminue. Il accepta, tout en craignant de déplaire à Sa Majesté par notre retard. Nous ne pouvions nous excuser par téléphone puisqu'il n'avait pas le téléphone.

La pluie continuait à tomber à verse - vingt minutes, puis une demi-heure. Miatlev était affolé. J'essayais de le raisonner : « Comment pourrions-nous partir, nous serions trempés et ne pourrions pas prendre place à table. Il nous faudrait rentrer nous changer. » Finalement, la pluie diminua suffisamment pour nous permettre de nous mettre en route. Miatlev marchait si vite que j'avais du mal à le suivre. Hélas ! nous avions quarante minutes de retard. « Vous verrez que Sa Majesté sera mécontente parce que nous étions invités pour le dîner et quand nous arriverons, ils auront fini de manger » grommelait Miatlev pendant que nous traversions les flaques en éclaboussant. Je ne lui répondis plus et gardai le silence. Il était trop tard pour changer quoi que ce fût.

Il est vrai que Sa Majesté nous accueillit par ces mots : « Ainsi, vous avez eu peur de la pluie ? » Il y avait un soupçon de mécontentement dans sa voix. Nous présentâmes nos excuses. Miatlev me regarda d'un air entendu avec une expression qui disait clairement : « N'avais-je pas raison ? » Sa Majesté nous avait attendus pour dîner, si bien que nous passâmes tous à table. Remarquant que Miatlev était contrarié, Sa Majesté lui dit en plaisantant : « Vous devriez être privé de dîner pour être arrivés si tard. » Miatlev fit un effort pour répondre sur le même ton : « Et le capitaine, lui aussi devrait être privé de dîner ! » - « Oh non, c'est un invité, on ne peut pas le punir. » Nous passâmes une soirée agréable en compagnie de Sa Majesté et j'oubliai complètement notre retard, mais Miatlev ne s'était pas encore calmé et il continuait à grommeler : « C'est facile pour vous, vous repartez, mais dans mon cas, Sa Majesté n'oubliera pas une telle désinvolture. » Je me contentai de faire un geste de la main. Le pauvre Miatlev avait terriblement peur d'être congédié pour inutilité et par conséquent il essayait d'éviter de mécontenter si peu que ce fût Sa Majesté. Tout cela était de peu d'importance, mais, d'un point de vue humain, les soucis de Miatlev étaient compréhensibles.

Le 24 août, j'étais de retour à Cobourg et à la fin de septembre, la Famille revint pour l'hiver. Cela devait être leur dernier hiver à Cobourg.

Comme d'habitude, Biskouksky vint très vite faire son rapport. Il annonça que Hitler étant sorti de prison, le Parti nazi avait recommencé à faire preuve d'une grande énergie et qu'aussitôt que Hitler serait autorisé à reprendre ses réunions politiques, il entreprendrait une campagne à travers l'Allemagne, y compris à Cobourg. Il confirma aussi qu'il poursuivait ses relations avec Orlov, mais il commençait à se demander si une solide organisation secrète existait vraiment à l'intérieur de l'URSS. Les tentatives de renversement sans cesse remises à plus tard amenaient à se poser des questions sur les capacités de l'organisation. Biskoupsky continuait aussi à entretenir des relations avec les monarchistes allemands, relations amicales pour le moment. Jusqu'alors, cependant, rien de concret n'en était sorti. Ils nous nourrissaient de promesses.

En octobre 1926, Leurs Majestés reçurent une invitation : toute la Famille était invitée à passer un certain temps au « Weisser Hirsch », la station de cure du Dr. Lahmann. Cette invitation venait de ma soeur qui avait épousé le fils aîné du défunt Docteur. Avec sa femme, ce dernier dirigeait la station en tant qu'aîné de la famille.

Victoria déclina l'invitation parce que Wladimir Kirillovitch ne pouvait pas s'absenter à cause de ses études et elle pensait qu'il n'était pas sage de le laisser tout seul, mais Kirill Vladimirovitch et Kira Kirillovna acceptèrent. Ma fille, qui avait seize ans et qui était une amie de Kira Kirillovna, était invitée aussi.

Ma soeur et son mari vinrent les chercher à Cobourg en voiture. Leur séjour à la station de cure fut agréable et salubre. De peur que les hôtes royaux ne s'ennuient, ma soeur organisa des distractions, de grandes réceptions dans sa maison de Weisser Hirsch. Toute la haute société de Dresde assistait aux réceptions. A leur tour, Kirill Vladimirovitch et Kira Kirillovna reçurent beaucoup d'invitations de personnes importantes de Dresde. Les hôtes visitèrent aussi les environs de Weisser Hirsch. Tous les Russes de Dresde, ils étaient nombreux, vinrent se faire présenter à Sa Majesté. Parmi eux, le colonel A.S. Olekhnovitch qui, peu après, alla s'installer à Paris où il allait devenir plus tard, le chef de District du Corps de l'Armée et de la Marine impériales en France. Kirill Vladimirovitch et Kira Vladimirovna rentrèrent à Cobourg d'excellente humeur.

Le 7 novembre 1926, Sa Majesté se rendit en France pour une visite qui devait durer deux semaines environ. Je l'accompagnai. L'emploi du temps était fatigant à cause des nombreux visiteurs qu'il fallait recevoir. Sa Majesté prit, comme d'habitude, ses quartiers à l'Hôtel du Rhin. Notre Représentant, A.A. Bachmakoff et le lieutenant-colonel comte Osten-Sacken arrivèrent les premiers. Osten-Sacken apportait à Sa Majesté un document confidentiel sur les activités de l'Association militaire générale à l'intérieur de la Russie. Il tenait ces renseignements d'un certain Mouraviev qui était chargé du service de renseignement de l'Association et qui se révéla plus tard être un agent du Guépéou. Mouraviev et un autre agent double, Petrov, avaient suggéré à Osten-Sacken d'organiser un service de renseignement pour notre Mouvement. Osten-Sacken conseillait à Sa Majesté de donner son consentement à la mise en route de cette activité et de fournir une somme d'argent substantielle pour la financer. Sa Majesté refusa catégoriquement ; il répondit très rudement que tous les services de renseignement de l'émigration ou bien étaient « nourris » par des sources soviétiques ou bien rapportaient des informations qui étaient une absurdité ; cela irritait les organisations et causait des dissensions supplémentaires. Osten-Sacken fut terriblement déçu, persuadé que, malheureusement, Sa Majesté ne comprenait pas l'utilité des services de renseignement.

Au cours de cette visite, nous eûmes de nombreuses discussions avec le général Lokhvitsky. C'était un homme énergique qui persistait à penser que la victoire contre les Bolcheviks ne pouvait être obtenue que par un renversement militaire. Il croyait aussi que l'endroit le plus vulnérable de l'URSS était l'Extrême-Orient. Sur ce point, il avait raison. C'est pourquoi il pensait que notre Corps de l'Armée et de la Marine impériales devait être réorganisé sur la base de principes militaires pour pouvoir constituer le noyau d'une armée d'intervention et être déployé rapidement. Il prétendait que le Corps actuel, organisation quasi-militaire qui n'existait que pour enregistrer les anciens militaires et dont la préoccupation était sociale, n'avait que peu de signification. Il avait mis au point une proposition pour une réorganisation du Corps, y compris la formation de groupes de partisans qui seraient entraînés pour la guerre civile. En étudiant sa proposition, on se rendait compte qu'elle n'était pas conçue pour des émigrés dispersés dans le monde entier, mais pour des Russes vivant sur le sol russe et qu'elle supposait que Sa Majesté disposait d'un pouvoir et de moyens énormes (à l'échelle d'une nation).

Après avoir pris connaissance de ce projet, Sa Majesté me dit qu'il ne comprenait pas comment un général aussi éminent que Lokhvitsky pouvait se tromper à ce point et méconnaître la situation réelle des émigrés. Il fut dit à Lokhvitsky que son projet était irréalisable par manque de moyens financiers. Le projet serait réexaminé s'il trouvait les fonds indispensables. Sa Majesté accepta de transformer les sections du Corps en districts afin de leur donner une allure plus militaire.

Quant à ses efforts pour intéresser les Britanniques ou les Français à la création d'une « Armée Blanche » en Extrême-Orient, Lokhvitsky dut admettre qu'en dépit de ses espoirs, rien ne s'était matérialisé jusque-là. Il pensait que Biskoupsky pourrait utilement essayer de connaître les vues des Allemands sur la question. S'ils étaient favorablement disposés, il était souhaitable de les inviter à apporter leur participation.

Lokhvitsky demanda aussi à Sa Majesté de l'autoriser ainsi que Biskoupsky à se rendre à Londres pour discuter avec les directeurs des banques britanniques (il cita leur nom) qui, à son avis, accepteraient de financer son projet. Cet espoir était basé sur un renseignement selon lequel de gros avoirs russes étaient déposés dans ces banques – fonds du gouvernement impérial et avoirs personnels de l'empereur assassiné. Lokhvitsky avait besoin de Biskoupsky pour persuader les banques que les Allemands étaient prêts à soutenir son plan. Il recommanda aussi à Sa Majesté de prendre contact avec le riche banquier Guinsbourg, qui avait financé la Marine russe durant la guerre russo-japonaise. Guinsbourg avait bâti sa fortune en traitant des affaires avec la Russie impériale. Tous ces projets trahissaient la « psychologie émigrée » et notre opinion à tous fut qu'ils n'aboutiraient à rien.

Nous passâmes beaucoup de temps à discuter avec les « anciens » de ces différentes questions liées au développement du Mouvement au sein de l'émigration afin qu'ils n'aient pas l'impression d'être négligés, ce qui les aurait vexés.

Le groupe de Bachmakoff comprenait les personnalités suivantes : un ancien député de la Douma, P.N. Kroupensky, avocat distingué et spécialiste de l'administration, les sénateurs N.N. Korevo et Bentkovsky, V.N. Hroustalev, I.P. Jacobi, V.N. Herbel, le major-général Aliantchikov (juriste militaire), le général Lokhvitsky, le vice-amiral O.L. Boutakov et d'autres encore. Ils étaient tous hautement respectés à cause des fonctions qu'ils avaient occupées avant la Révolution.

Pendant ce temps-là, l'Union Mladoross prenait corps à Paris. Comme il a déjà été dit, l'Union « Jeune Russie » avait été organisée à Paris après le congrès de 1923 à Munich, mais elle tomba bientôt en sommeil. Cependant, les plus énergiques et les plus remarquables parmi ces jeunes gens décidèrent de former une nouvelle association sur des bases plus solides. Parmi eux, il y avait : Kasem-Beg, Chevitch, Likhatchov, Ielita-Viltchkovsky, Zbychevsky, Stenger, Krassinsky, les frères Gorbov et Stefanovitch.

Se rendant compte que leurs connaissances en politique, en histoire et en philosophie étaient insuffisantes, ils entreprirent de s'instruire, s'efforçant avec sérieux de se préparer à se lancer dans la politique. Pendant mon séjour, on organisa entre les représentants de ce groupe et les anciens un débat sur le sens de la Révolution, sur l'Eglise et le communisme. Les anciens étaient représentés par Bachmakov, Kroupensky, Herbel, Grammatchikov, le capitaine Chteglov et l'amiral Boutakov. Je fus aussi invité. Les jeunes gens étaient représentés par Kasem-Beg, Ielita-Viltchkovsky, Chevitch et Zbychevsky. Le débat fut très animé. Les jeunes gens prouvèrent qu'ils étaient au courant des événements et leurs jugements étaient empreints de maturité. Les anciens, bien sûr, montrèrent plus d'érudition et une plus grande expérience de la vie, mais ils ne suivaient pas bien les problèmes d'actualité, qu'ils étaient peut-être même incapables de comprendre. Le débat eut lieu dans l'appartement des soeurs Tomanovsky et dura environ quatre heures. Cette réunion conduisit-elle à une meilleure compréhension entre les représentants des deux générations ? On pouvait en douter. Peut-être les anciens en sortirent-ils moins critiques et moins hostiles...

A cette époque, le Corps de Paris comportait deux sections, la Première et la Seconde, dirigées respectivement par Diakonov et Boutakov. Pendant l'une des réunions régulières de sa section, le chef de la 1^{re} section, le général Diakonov, m'invita à prendre la parole sur la situation intérieure en Russie et sur le statut de notre Mouvement au sein de l'émigration. Diakonov lui-même parla des formations de marche dans une compagnie d'infanterie. Plus d'une centaine d'anciens officiers des diverses armes assistèrent à cette rencontre. Les souvenirs de leur service dans l'Armée impériale pendant la Première Guerre mondiale et la Guerre civile étaient encore frais. Les grades de ces anciens officiers devenus des émigrés correspondaient encore à leur âge et ils vivaient avec l'espoir de rentrer bientôt dans leur patrie. Les Sections du Corps étaient par conséquent vigoureuses et leurs réunions très suivies.

Un jour, Sa Majesté reçut la visite du fidèle général de cavalerie Kalitine, qui avait commandé un des corps d'armée pendant la Première Guerre. Le général était maintenant président de l'Association des Chevaliers de Saint-Georges, il était lui-même Chevalier du troisième degré. Quand il entra, le général était si ému qu'il tomba à genoux et voulut baiser la main de Sa Majesté. Au lieu d'accepter cet hommage, Sa Majesté aida le général à se relever et à s'asseoir. Par une ironie du sort, le général était présenté à Sa Majesté par le colonel Petrov qui se révéla plus tard être un informateur des Soviétiques. On peut seulement supposer que Petrov utilisait le général comme couverture. Comment, en effet, aurait-on pu le soupçonner d'être un informateur alors qu'il avait présenté un sujet aussi loyal que le général Kalitine ? C'était impensable. Une fois de plus, cela prouve que tout était possible.

Sa Majesté dut s'occuper ensuite du projet intitulé « exploitation forestière ». Alors qu'il résidait encore à Nice, en 1922, il avait reçu la visite du colonel Seidler et de l'ingénieur Sitzinsky. Le colonel était marié à la soeur du comte Vorontsov-Dachkov et il

était recommandé par ce dernier. Ces deux hommes avaient expliqué à Sa Majesté que le gouvernement français vendait des concessions forestières dans les Pyrénées à des conditions exceptionnellement favorables. Ils admettaient que les conditions étaient favorables : à vrai dire la situation de ces concessions dans des montagnes éloignées rendait très difficile le transport du bois coupé, quoique la qualité de la forêt fût excellente, mais un ingénieur russe expérimenté, Serguieev, avait la solution à ce problème. Il proposait d'ériger des poteaux qui soutiendraient des câbles d'acier. Le long de ces câbles, des chariots feraient le va-et-vient pour transporter les rondins. Seidler, Sitzinsky et Serguieev étaient prêts à investir leur fortune personnelle dans ce projet, mais ce n'était pas suffisant. Ils s'adressaient à Sa Majesté pour obtenir la somme qui manquait (j'ai en mémoire quelque chose comme 150.000 francs, une grosse somme pour l'époque). Les trois hommes expliquèrent qu'ils prenaient la liberté de consulter Sa Majesté parce que la concession procurerait du travail à trois cents Russes au moins et cela, pendant de nombreuses années. C'eût donc été impardonnable de laisser passer une telle occasion. Ils promettaient qu'au bout d'un an, l'entreprise ferait des bénéfices et qu'après cinq ans, Sa Majesté pourrait reprendre, s'il le souhaitait, le capital investi.

Par principe, Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna ne plaçaient jamais leur argent dans aucune sorte de projet. Sa Majesté Kirill Vladimirovitch était néanmoins tenté dans ce cas précis non seulement par le gros profit possible, mais aussi par la perspective de fournir à trois cents Russes des emplois de longue durée. Il dit à Seidler et Sitzinsky de revenir chercher sa réponse le lendemain. Des conseillers lui assurèrent que l'investissement était sûr. Victoria Feodorovna elle-même ne s'opposa pas trop énergiquement. Quand Seidler et Sitzinsky revinrent le lendemain, ils furent heureux d'apprendre que Kirill Vladimirovitch acceptait leur proposition et ils jurèrent que Sa Majesté ne regretterait pas d'avoir investi dans le projet d'exploitation forestière. Le contrat fut signé en bonne et due forme chez le notaire.

Pendant le premier mois, Serguieev écrivait que le projet se mettait en place de façon satisfaisante, il pensait que le travail allait bientôt commencer sur la concession. Puis ses rapports s'interrompirent. Au bout d'un an, Kirill Vladimirovitch demanda avec insistance un compte-rendu. Serguieev s'excusa et dit que le retard était dû à des formalités légales françaises, mais que bientôt toutes les difficultés seraient résolues. En 1926, Sa Majesté n'avait toujours aucune nouvelle du projet d'exploitation forestière ni de son capital, si bien qu'il décida de profiter de son séjour à Paris pour obtenir des éclaircissements sur la situation. Il engagea un avoué. Le capitaine V.I. Dmitriev reçut pouvoir de représenter Sa Majesté qui devait bientôt partir. Convoqué par l'avoué, Seidler se présenta accompagné de Serguieev. Sitzinsky avait disparu. Seidler avoua franchement qu'il n'avait été qu'un intermédiaire, utilisant le fait qu'il était apparenté au comte Vorontzov pour être reçu par Kirill Vladimirovitch. L'ingénieur Serguieev se révéla être l'entrepreneur principal. Il invoqua toutes sortes d'excuses, mais finit par admettre qu'il n'avait tout simplement pas eu assez d'argent pour acheter la concession. Ni Seidler ni Sitzinsky n'avaient de fonds à investir et les sommes fournies par Kirill Vladimirovitch étaient insuffisantes. Les deux hommes n'avaient pas réussi à trouver d'autres financements. L'argent de Sa Majesté avait servi à financer les frais de dossier ainsi qu'un dépôt de garantie non remboursable. Selon toute vraisemblance, le trio n'avait pas négligé ses propres intérêts. La vérité émergea : l'argent était totalement perdu. L'avoué expliqua qu'un procès pouvait être intenté à Serguieev et Seidler, mais, comme ils ne possédaient rien, tout ce qu'on pouvait espérer c'était de les voir jeter en prison. Kirill Vladimirovitch se refusa à entreprendre une action aussi déplaisante et aussi coûteuse. « Drôles de fidèles sujets », commenta Sa Majesté avec amertume.

Le chef de la section de l'« Union du peuple de Sa Majesté » en France, (l'organisation de Dementiev dont il a déjà été question), le général Ivitsky, vint aussi se présenter à Sa Majesté. Son apparence n'était pas en accord avec son grade de général, mais la guerre civile avait engendré toutes sortes de « généraux », dont certains n'étaient même pas des militaires. Le général Ivitsky exposa les succès extraordinaires de l'Union en France sous sa direction. Il fit aussi beaucoup de compliments de Demetiev. Avant de

partir, il m'invita à aller visiter les locaux de l'Union. J'acceptai son invitation car je voulais voir qui étaient les gens qui composaient le « Peuple de Sa Majesté » et quelles personnes prétendaient être ses « élites » .

Les locaux de l'Union étaient en réalité l'appartement d'Ivitsky, tout à fait du style « émigré ». C'était normal, bien sûr, puisque tous les émigrés devaient gagner leur vie en acceptant des tâches subalternes, des emplois mal payés. Ivitsky me présenta comme adhérents de l'Union seulement douze hommes et femmes en m'expliquant que les autres ne pouvaient pas venir parce qu'ils travaillaient. Comme il était huit heures du soir, il était difficile de croire que les dix absents étaient tous au travail. Les membres de l'Union que je rencontrai étaient des gens simples mais apparemment très dévoués à la monarchie. Ils étaient incapables, de toute évidence, d'accomplir le moindre travail politique.

Ivitsky m'avait fait une impression encore plus négative. C'était un homme soigné, pédant, plutôt habile. Il était fier de s'être vu confier des instructions, des listes et des circulaires pour toutes occasions et d'en tenir un état détaillé. Les adhérents de l'Union faisaient apparemment de grands sacrifices. Ivitsky montra quelque six coupes portant les inscriptions « Contributions aux dépenses de fonctionnement », « Contributions pour le Centre principal de l'Union »... Il était, semble-il, entretenu par les adhérents, car il admit en effet qu'il n'avait pas d'emploi afin de consacrer tout son temps au développement de l'Union. Sa femme travaillait dur, alors que lui, sous prétexte d'œuvrer au salut de la patrie, vivait comme un parasite.

Sa conversation avec moi ne fut que plaintes : le Mouvement lui mettait des bâtons dans les roues, l'empêchant par conséquent d'obtenir de plus grands succès. Il exprima l'opinion que toutes les organisations monarchistes devaient être dissoutes, à l'exception de l' « Union du peuple de Sa Majesté » et que tous les monarchistes devaient adhérer à son Union. C'était à cette seule condition que Sa Majesté aurait des sujets vraiment loyaux, prêts à tout sacrifier pour Lui. Ces gens seraient « l'élite » d'un type moderne. La conversation avec Ivitsky me laissa une impression extrêmement pénible.

A Paris vivait à cette époque un prêtre bien connu et très respecté, le Père Spassky. Il officiait à la cathédrale de la rue Daru sous la juridiction du métropolite Euloge. C'était un prédicateur remarquable qui captivait ses fidèles. Chaque fois qu'il officiait, la cathédrale était pleine. Comme cela arrive habituellement en de tels cas, Il était entouré d'un groupe d'admiratrices qui voyaient en lui un futur saint. Ces dames pressaient Kirill Vladimirovitch de recevoir le Père Spassky et, avec la collaboration du Père, de convaincre le métropolite Euloge de donner l'ordre juridictionnel de citer Kirill Vladimirovitch comme Sa Majesté pendant les prières. Cette décision aurait une influence sur l'état d'esprit général de l'émigration, avec pour conséquence de pousser la majorité à se rallier autour de lui. Ces admiratrices allaient plus loin et suggéraient que, si Sa Majesté en exprimait le désir, le Père Spassky s'efforcerait de persuader le métropolite Euloge de se remettre sous la juridiction du Synode de Karlovtsy de façon à supprimer la division dans l'Eglise russe. Sa Majesté savait très bien que les divergences entre le Synode de Karlovtsy et le métropolite Euloge étaient trop profondes et irréversibles pour espérer amener les deux parties à se réconcilier – raison suffisante pour ne rien tenter par l'intermédiaire du Père Spassky, malgré les qualités de ce dernier. De plus, le Père Spassky avait des vues personnelles sur cette question qu'il avait probablement déjà exposées au métropolite Euloge.

C'était là une raison de plus pour que Sa Majesté n'ait aucune envie de discuter pour obtenir d'être invoqué sous le titre de Sa Majesté pendant les prières, mais il souhaitait rencontrer le Père Spassky. La rencontre eut lieu et Sa Majesté fut vivement impressionné par les idées du Père et la profondeur de sa foi. Au cours de sa conversation avec le Père Spassky, Sa Majesté évita de faire allusion aux discordes au sein de l'Eglise.

Sa majesté reçut la visite du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch qui voulait lui raconter son voyage en Ethiopie. Le grand-duc avait été invité par l'empereur Haïlé Sélassié à l'occasion d'un jubilé et en souvenir de l'amitié entre la Russie et l'Ethiopie. Le grand-duc et son entourage se virent offrir une généreuse hospitalité, des divertissements et des cadeaux de prix. Un célèbre voyageur russe de la fin du 19ème siècle, Leontiev, avait établi le premier des liens avec l'Ethiopie. Je me souviens qu'il avait ramené à Saint-

Pétersbourg plusieurs Ethiopiens de haute taille qui étaient ahuris de tout ce qu'ils voyaient et qui, à leur tour, semèrent la stupéfaction parmi les habitants de Saint-Pétersbourg. Comme mes parents connaissaient Léontiev, deux de ces Ethiopiens visitèrent notre appartement. Chaque fois qu'ils étaient étonnés par quelque chose, ils s'exclamaient : « Théâtre ! Théâtre ! » et il éclataient de rire tout joyeux. On nous expliqua qu'ils avaient été au théâtre et que cela les avait tellement marqués que depuis ils utilisaient le mot « théâtre » pour désigner tout ce qui leur plaisait.

Sa Majesté reçut beaucoup d'autres personnes dont je n'ai pas parlé, car la plupart d'entre elles n'avaient aucune importance politique. Je fus soulagé lorsque, au bout de quinze jours, Sa Majesté décida que les questions essentielles étaient résolues et qu'il était temps de rentrer à Cobourg. Sa sœur, la grande-duchesse Elena Vladimirovna, nous accompagna à la gare. Quand elle me vit, elle demanda à son frère : « Est-ce là votre nouvel aide-de-camp ? » - « Oui, oui, s'exclama Sa Majesté, c'est le capitaine Graf. S'il vous plaît, soyez aimable et gentille avec lui. » La grande-duchesse me tendit la main avec un sourire amical. Je la revis peu par la suite. Ce fut seulement lorsque Sa Majesté était à l'Hôpital américain à Paris, avant sa mort, que je la rencontrai tous les jours. Elena Vladimirovna était très populaire auprès des émigrés grâce à son activité charitable. Par son énergie et sa persévérance, elle obtenait de beaux résultats et, sous son patronage, les œuvres de charité prospéraient. A Paris et à Nice, elle organisait régulièrement pour les oeuvres de bienfaisance des déjeuners et des ventes qui étaient très appréciés des Français comme des visiteurs américains et britanniques.

Nous rentrâmes à Cobourg le 19 novembre. Le lendemain, Sa Majesté Victoria Feodorovna me demanda de lui faire un rapport détaillé sur notre voyage. Lorsque j'eus terminé, elle me dit qu'après mon départ, Bobrinsky et Miatlev étaient venus la trouver. Ils prétendaient que leur présence à Cobourg n'était plus nécessaire puisque j'avais pris tout le travail à faire et ne m'occupais pas d'eux. Bobrinsky avait ajouté que, puisqu'il trouvait que ses services étaient superflus, il avait décidé de cesser de travailler pour Sa Majesté. Miatlev était naturellement resté silencieux, car il n'avait aucun désir d'abandonner son emploi et il « s'y cramponnait bec et ongles ».

Ce récit me peina, en particulier parce que je savais que Bobrinsky voulait quitter Cobourg, non pas pour la raison invoquée, mais parce que sa famille se déplaisait à Cobourg et regrettait Paris. Bobrinsky avait certainement des raisons de sentir qu'on n'avait pas besoin de lui au Centre, mais ce n'était absolument pas de ma faute. C'était aussi désagréable de penser que les deux hommes s'étaient adressés à Victoria Feodorovna pour se plaindre dans mon dos, et plutôt à elle qu'à Kirill Vladimirovitch, car ils savaient d'avance que celui-ci prendrait mon parti. Je répondis à Sa Majesté Victoria Feodorovna que la pensée de chasser Bobrinsky et Miatlev de leur emploi ne m'avait même pas effleuré. Si telle était leur impression, elle pouvait venir du fait que j'avais constaté qu'ils ne remplissaient pas certaines tâches, que j'avais par conséquent dû faire moi-même. En tant que chef du Secrétariat, il me revenait de veiller à ce que l'essentiel du travail fût exécuté. De plus, il était devenu évident que l'un de nous trois devait assumer la responsabilité du travail. C'est ainsi que cela se passe dans tous les bureaux administratifs. Sa Majesté Victoria Feodorovna me répondit vivement qu'elle n'avait pas eu l'intention de me blâmer mais qu'elle me demandait simplement de « ménager les deux vieillards ». Il m'était facile d'en faire la promesse puisque c'était ce que je faisais depuis le début. Je n'avais l'intention d'offenser ni Bobrinsky ni Miatlev, tout spécialement Bobrinsky pour lequel j'avais un grand respect. Au contraire, j'avais toujours essayé de lui témoigner beaucoup de déférence et de sympathie. Malheureusement cet incident nuisit énormément à nos relations et à notre collaboration, déjà difficile dans le meilleur des cas, parce que nous passions de longues heures à travailler dans une grande proximité. Je n'y pouvais rien, mais Bobrinsky était dépassé par la vie et les événements et n'était plus utile pour le travail, situation aggravée par son âge et sa mauvaise santé. Il n'était pas non plus essentiel comme personnage décoratif puisque, dans notre Mouvement, c'étaient les éléments plus jeunes qui prenaient les commandes. Les anciens disparaissaient de la scène politique. Ce conflit ne changea

en rien ma conviction que Bobrinsky était une grande figure publique et politique du passé et une personnalité respectable, cultivée et intéressante.

J'ai déjà beaucoup parlé de Miatlev. J'aimerais seulement ajouter ceci : autant je l'aimais comme personne et respectais son talent littéraire, autant je tenais en piètre estime son travail et ses qualités politiques.

Au début de février 1927, les Bobrinsky quittèrent Cobourg pour s'installer à Paris. Bobrinsky mourut un an plus tard dans une crise d'asthme. Miatlev partit aussi à Paris, avec l'ordre d'y attendre le passage de la Famille lorsqu'elle se rendrait à Saint-Briac. Il n'avait pas encore été décidé s'il irait à Saint-Briac ou pas.

Je restai seul à Cobourg. Biskoupsky me demanda de prendre avec moi au Secrétariat G.V. Nemirovitch-Dantchenko. Celui-ci avait travaillé pour l'Aufbau, mais son poste avait été supprimé par manque de fonds. Sa Majesté donna son accord et Nemirovitch, avec sa femme et son fils, vint s'installer dans l'appartement des Bobrinsky.

Pour éviter de futurs malentendus, dès le départ, on lui fit comprendre que c'était à moi qu'il devait faire ses rapports. On le chargea de la publication des bulletins du Secrétariat et il devait me seconder, si on le lui demandait. Il accepta de bon cœur ces conditions, mais, plus tard, il se plaignit d'être tenu à l'écart du travail important. Ce différend fut vite aplani et nous nous entendîmes fort bien par la suite. Sa femme s'avéra être une dame charmante dont la présence était très appréciée à Cobourg.

Je voudrais ajouter aux cas dont j'ai déjà parlé celui de deux autres aventuriers internationaux. La position de Kirill Vladimirovitch comme prétendant au Trône de Russie fit naître de nombreuses tentatives de gens qui voulaient l'entraîner dans toutes sortes d'aventures politiques. Ces tentatives comportaient inévitablement un emprunt financier en vue d'un profit personnel. Il fallait faire preuve d'une grande prudence en examinant les propositions faites à Sa Majesté.

Cas numéro 1 : on m'annonça un jour qu'un monsieur voulait me voir. Sa carte portait « don Luis de Bourbon », ce qui laissait supposer qu'il était apparenté à une famille royale. J'acceptai de le recevoir. Un homme, pas très grand, bien habillé, de type méridional et portant une serviette bourrée, pénétra dans mon bureau. Il me proposa de parler anglais ou français et se présenta comme don Luis de Bourbon de New York. Il ne perdit pas de temps, ouvrit sa lourde serviette et en sortit un gros paquet de lettres. Don Luis expliqua que c'étaient là des lettres de recommandations, car il voulait proposer une affaire extrêmement intéressante au grand-duc. Je fus immédiatement sur mes gardes. Un nom impressionnant et un nombre excessif de recommandations étaient, sans nul doute, le signe qu'il fallait considérer la personne avec suspicion. Je jetai un bref coup d'œil aux lettres. Elles émanaient de personnes royales, écrites de la main de ces dernières ou par des secrétaires. Leur contenu paraissait sans lien avec l'affaire présente ; c'étaient soit des remerciements, soit des félicitations ou bien encore des accusés de réception de propositions faites par don Luis de Bourbon ; d'autres enfin traitaient de divers sujets sans importance. Toutes ces lettres étaient adressées à don Luis de Bourbon, Apparemment, ce monsieur était persuadé qu'elles constituaient à mes yeux une preuve irréfutable qu'il était bien la personne qu'il prétendait être et qu'il voulait être considéré comme une personne sérieuse sur la base de sa correspondance avec tant de personnalités de sang royal. Mais je n'étais pas du tout convaincu, car je savais que la réponse à la lettre d'un inconnu porte nécessairement le nom et le titre indiqué par ce dernier et que personne ne songe à vérifier leur authenticité. Je savais aussi que les membres des familles royales qui ne règnent pas répondent toujours aux lettres de félicitations ou aux propositions par simple courtoisie.

Don Luis expliqua aussi qu'il était parent avec le roi d'Espagne puisqu'il était issu du mariage morganatique de l'un des Infants. Bien qu'il fût petit, il avait un nez proéminent rappelant celui de la dynastie espagnole. De Bourbon vivait à New York où il s'occupait, prétendait-il, d'affaires financières importantes. Il me montra sa carte de visite commerciale portant l'adresse d'un bureau situé dans le quartier de la finance new-yorkais. Il déclara qu'il arrivait directement d'Amérique, chargé d'une mission financière importante et qu'il avait une proposition à faire au grand-duc : il s'agissait d'obtenir un gros prêt en Amérique pour son activité politique. « Le grand-duc a certainement besoin d'argent », ajouta-t-il.

C'est alors que Biskoupsky nous rejoignit et je lui suggérai d'écouter lui aussi de Bourbon. Je savais que Biskoupsky pensait que nous devions écouter tous les conseils et suggestions car nous avions trop peu d'amis pour nous permettre de dédaigner qui que ce fût. Il se plaisait à répéter : « On ne sait jamais où l'on va gagner et où l'on va perdre. » C'est avec cette conviction qu'il convainquit Sa Majesté de recevoir de Bourbon. Ce dernier s'étendit à nouveau sur ses recommandations et présenta son projet. Avec beaucoup d'assurance, il déclara que Sa Majesté n'avait qu'à signer le document magnifiquement imprimé qu'il avait préparé. Le document signé autoriserait de Bourbon à collecter des fonds au nom de Sa Majesté. De Bourbon envisageait comme seconde étape de collecter l'argent sur lequel il prélèverait un pourcentage en échange de ses services. Volubile, l'homme ne faisait preuve d'aucune retenue.

Sa Majesté écouta patiemment de Bourbon et le remercia de l'aide qu'il désirait lui apporter, mais il lui dit qu'avant de décider ce qu'il fallait faire, il voulait examiner avec attention la proposition et consulter des gens compétents. De Bourbon se montra surpris, répliquant qu'il était tout à fait compétent pour ce genre d'affaires, Sa Majesté pouvait lui faire entièrement confiance, il n'y avait aucun risque à signer le document. Une fois qu'il en aurait reçu l'autorisation, de Bourbon retournerait à New York entamer immédiatement de fructueuses négociations avec des financiers. Utilisant l'habituelle pression de l'escroc, il précisa qu'il était essentiel d'agir vite sinon cette occasion serait perdue... Son boniment échoua et il repartit les mains vides. Une semaine plus tard, on lui adressa une lettre déclinant poliment son offre. Il ajouta sans nul doute cette lettre à sa collection de références. Plus tard, je me renseignai à New York sur don Luis de Bourbon. Les renseignements que je recueillis confirmèrent qu'il y vivait bien sous ce nom et qu'il avait un bureau à l'adresse indiquée. C'était une pièce qu'il partageait avec une autre personne. Il était connu comme usurier. Il n'avait aucun capital mais une triste réputation. Il était impossible de rien savoir de ses origines. Nous ne le revîmes jamais.

Cas numéro 2 : plus tard, nous rencontrâmes un individu encore plus pittoresque. Il apparut d'une manière tout à fait inattendue. Après avoir frappé à la porte, un homme d'aspect respectable qui n'était plus dans la prime jeunesse entra dans le bureau. Il se présenta comme « mandarin chinois à deux ou trois boutons » (signe d'un rang élevé en Chine) et comme « conseiller du général chinois chrétien indépendant Maa ». Contrairement à Bourbon, il n'avait pas de lettres de recommandation ; à la place, il utilisait différentes coupures de journaux dans lesquelles il était question de lui et qui portaient parfois sa photographie.

Par les journaux, nous connaissions l'existence du général Maa. Il commandait l'une des armées indépendantes pendant la guerre civile en Chine. C'était l'un des généraux les plus remarquables et il était, c'était vrai, présenté comme chrétien. Cependant, il n'y avait aucune preuve tangible que notre visiteur fût mandaté par le général ou qu'il eût été son conseiller. Il nous montra une lettre en chinois, qui, selon ses dires, lui conférait cette qualité, mais, comme nous ne pouvions la comprendre, notre seul choix consistait à faire confiance ou non à notre « mandarin ».

Ce dernier expliqua qu'il était venu en Europe pour essayer de trouver des concours financiers pour l'achat d'armes pour l'armée du général Maa. Il venait à Cobourg avec la proposition suivante : Sa Majesté achèterait des armes pour ses partisans russes qui combattaient les Bolcheviks à partir du territoire chinois. Il était certain que Sa Majesté était prête à fournir des fonds pour une si juste cause. En d'autres termes, il sollicitait de l'argent sans offrir aucune garantie. Plus tard, nous apprîmes qu'il était hongrois. Au début des années vingt, il avait fait de la politique et avait été élu au Parlement. Quand les désordres éclatèrent avec Bela Kun et les monarchistes, il fut forcé de s'enfuir (il ne dit pas pour quelle raison). Déçu par les événements politiques en Europe et en particulier en Hongrie, il décida de se réfugier au Tibet, loin du tumulte du monde. Là-bas, il forma un groupe religieux et, avec des dons fonda un monastère dont il devint le supérieur. Plusieurs années s'écoulèrent dans un calme total. Puis des complications surgirent entre les Anglais et lui et il chercha refuge en Chine où la guerre civile battait son plein. Dans ce pays, il réussit à obtenir un poste auprès du général Maa, grâce à sa maîtrise de la langue chinoise

et à sa connaissance de la situation politique intérieure. Pour confirmer la véracité de ses dires, il montra plusieurs coupures de journaux hongrois, que malheureusement nous fûmes incapables de lire, mais plusieurs d'entre elles portaient sa photo et, à l'évidence, le concernaient. Les aventures de cet homme étaient certainement peu communes. C'était un personnage extraordinaire, mais se laisser entraîner à traiter avec lui une affaire quelconque eût été inutile et risqué.

Quand j'eus exposé à Sa Majesté tout ce que ce « mandarin » m'avait raconté, Sa Majesté décida qu'il valait mieux ne pas le recevoir puisque nous n'avions aucune bonne raison pour cela. Le mandarin fut manifestement déçu. Il tenta de me faire changer d'avis, sans succès. Il s'en alla... J'ai oublié son nom, mais il n'avait apparemment pas menti en racontant sa vie parce que, plus tard, je tombai par hasard sur un article dans lequel il était écrit que l'aventurier bien connu (son nom était cité) était arrivé en Europe. Il était présenté comme le conseiller du général chinois Maa, après avoir été auparavant supérieur d'un monastère au Tibet et avoir, plus tôt encore, joué un rôle politique important en Hongrie.

L'année 1927 arriva. C'est en février de cette année-là que Bobrinsky et Miatlev quittèrent Cobourg. Selon son habitude, Sa Majesté passa une partie de ce mois-là à Cannes accompagné de Miatlev. Au retour, Sa Majesté s'arrêta à Paris pour attendre la Famille qui se rendait à Saint-Briac pour l'été. G.V. Nemirovitch-Dantchenko devint mon assistant. Il était diplômé de l'Ecole impériale de droit, considérée comme la meilleure de Russie pour la jurisprudence.

Une nouvelle époque commença pour le travail du Centre, pendant laquelle je me sentis encore plus seul. Maintenant, dans divers endroits, il y avait des organisations solides qui pouvaient soutenir le Centre.

J'ai dit plus haut qu'au printemps de 1927, le quotidien de Riga « Segodnia » (Aujourd'hui) avait publié un article dans lequel il était révélé que le « Trust forestier » était une organisation de renseignement soviétique. Cette révélation fut mise en doute par un grand nombre de personnes parce qu'elle venait d'Opperput, connu dans l'émigration pour être un agent soviétique. On laissait entendre qu'il avait rompu avec le pouvoir soviétique, mais même cela pouvait être une manœuvre. Dans sa déclaration, Opperput dévoilait qu'Orlov, DeRoberti et d'autres étaient des agents soviétiques.

Le « Trust » était une invention des Soviets. Il n'existait pas d'« organisation anti-soviétique » secrète à l'intérieur de la Russie. Opperput avait aussi précisé que le « Trust » avait des liens étroits avec l'organisation du général Koutepov, la police soviétique connaissait tous les agents envoyés en Russie par le général et elle les avait arrêtés et emprisonnés. Pour une raison quelconque, les liens avec Biskoupsky n'étaient pas mentionnés dans les révélations d'Opperput.

Nous donnâmes l'alarme. Biskoupsky réussit à rencontrer Orlov qui essaya de le convaincre qu'Opperput était un ancien membre de leur organisation qui avait rejoint les Bolcheviks et trahi leur organisation. Ses « révélations » étaient dictées par les Bolcheviks et elles causaient du tort à de nombreuses personnes. Néanmoins, grâce à la structure secrète de l'organisation, les Bolcheviks étaient incapables d'atteindre son centre qui continuait à exister et qui reprendrait ses activités quand le moment serait propice. Orlov prétendit que, pour l'instant, il n'était pas en danger parce que les Soviétiques ne le connaissaient pas sous le nom d'Orlov. S'ils venaient à l'apprendre, ce serait sa mort. Il admit être en contact avec Koutepov, puisque son centre opérait selon le principe que, pour réussir à renverser le régime, tous les moyens étaient bons. Il persistait à penser, cependant, que la monarchie légitime devait être rétablie. Il insistait pour dire que, maintenant que les choses étaient étalées au grand jour, Biskoupsky devait rencontrer Koutepov afin de négocier un accord pour unir les efforts du Mouvement légitimiste à ceux de l'Union générale des militaires russes (ROVS).

L'agitation grossit dans les milieux émigrés. La presse discutait tous les jours en se demandant si les révélations d'Opperput induisaient tout le monde en erreur. Leurs Majestés, qui avaient mis en doute les renseignements fournis par Orlov bien avant les révélations de « Segodnia », cessèrent alors de lui accorder la moindre confiance. Quant à la confiance que Biskoupsky plaçait en Orlov, elle fut fort ébranlée, mais le général pensait

qu'il était encore possible qu'Orlov ne fût pas un traître et qu'il disait la vérité. Il continua par conséquent à entretenir des relations avec lui, mais avec la plus extrême vigilance. Selon nos informations, Koutepov n'accorda pas foi aux révélations de « Segodnia ». Apparemment, l'idée que les gens du « Trust » avec lesquels il avait traité étaient des traîtres lui semblait trop monstrueuse. Tout son travail à l'intérieur de l'URSS avait en vérité été basé sur l'aide d'une « organisation secrète anti-soviétique » (avec laquelle il était en contact) par l'intermédiaire de ses représentants. Était-il possible que cela eût été une duperie en dépit de toutes les précautions qu'il avait prises ?

Notre Mouvement ne menait aucune activité terroriste à l'intérieur de l'URSS et n'avait aucune illusion sur l'existence d'une véritable organisation anti-soviétique puissante. Nous profitions seulement, au cas par cas, des occasions qui se présentaient pour faire passer des publications. Le nom des personnes que nous utilisions n'était jamais communiqué à Orlov. Biskoupsky lui-même ne le connaissait pas puisque cela n'était pas nécessaire. Néanmoins, les révélations d'Opperput causaient une certaine déception en ce qui concernait l'existence possible d'une organisation « là-bas » (en Russie). Quelle confiance pouvait-on accorder aux gens « de là-bas » ?

Au cours de ces années-là, Paris devint de plus en plus le principal centre de l'émigration. Berlin, Munich et Helsinki perdirent leur importance. Belgrade continua à être un point de concentration de l'émigration, comme l'était Sofia, mais la Yougoslavie comme la Bulgarie était « provinciale » et à l'écart des grands événements politiques. Les centres principaux de toutes les grandes organisations émigrées et même ceux des organisations plus petites mais influentes étaient concentrés à Paris. Il y avait par exemple l'Union générale des militaires russes ou ROVS (Baron Wrangel et plus tard le général Koutepov), l'Association de la Garde impériale (le général Kaufman Tourkestansky), l'Association des invalides (le général Kalnitsky), le Comité des émigrés (l'ancien ambassadeur Maklakov), le Conseil des ambassadeurs (l'ancien ambassadeur Guirs), la Croix rouge russe, et beaucoup d'autres. Il existait à Paris deux quotidiens : « Vozrojdienie » (La Renaissance), journal de droite dont le rédacteur en chef était P.B. Struve (plus tard Semenov) et qui appartenait au magnat du pétrole, le baron Goukassov, et le journal de gauche « Poslednie Novosti » (Les Dernières nouvelles) dont le rédacteur en chef et éditeur était P.P. Milioukov.

Il était par conséquent important de rapprocher notre Centre de Paris. La situation évoluait déjà dans ce sens depuis que la Famille avait décidé de s'installer définitivement à Saint-Briac. Le déménagement du Secrétariat n'était plus qu'une affaire de temps.

Comme les années précédentes, la famille partit pour la France en juin. Sa Majesté avait décidé de ne plus emmener Miatlev à Saint-Briac. Au lieu de cela, c'était moi qui irais là-bas de temps en temps. L'été se passa sans histoire.

En septembre 1927, Sa Majesté Victoria Feodorovna vint à Munich pour avoir des entretiens avec Madame von Rafen et Biskoupsky. Elle n'avait pas le temps de venir à Cobourg et me demanda d'aller la rejoindre à Nüremberg.

Dans la même lettre, elle invitait ma fille Lydia à passer quelque temps à Saint-Briac en compagnie de Kira Kirillovna. Nous fûmes tous heureux de cette invitation, tout spécialement Lydia, bien qu'elle fût un peu intimidée. Au jour convenu, j'allai avec elle à Nüremberg. Les horaires étaient tels que nous dûmes partir à l'aube et nous étions donc très en avance pour accueillir Sa Majesté qui devait arriver à 11 heures du matin. Comme le train de Paris ne partait qu'à 17 heures, Sa Majesté prit un peu de repos dans un hôtel près de la gare. Ma fille devenait de plus en plus nerveuse à mesure que l'heure du départ approchait. Elle ne voulait plus partir. Quelques minutes avant l'arrivée du train de Paris, nous nous retrouvâmes tous à la gare, Sa Majesté, Madame von Rafen, Biskoupsky, ma fille, la femme de chambre Elsa et moi-même. A l'arrivée du train, Sa Majesté, ma fille et Elsa montèrent dans leur compartiment de wagon-lits. Alors que Sa Majesté continuait à causer avec nous par la portière, derrière elle, je voyais le petit visage triste de ma fille. Le train démarra bientôt et disparut de notre vue.

Ces moments sont restés gravés dans ma mémoire. Pour une raison que j'ignorais, j'étais profondément bouleversé par la tristesse de Lydia. On aurait pu penser que ce serait

là un pur moment de bonheur puisqu'elle allait passer des vacances avec la Famille de Sa Majesté en compagnie de Kira Kirillovna au bord de la mer, mais de toute évidence, mon cœur avait une prémonition de la tragédie qui nous menaçait. Cette séparation fut la dernière. Je ne devais jamais revoir ma fille.

Je bavardai un court instant avec Biskoupsky après le départ de Sa Majesté puis il partit pour Munich et moi pour Cobourg. Je rentrai chez moi encore attristé par le départ de Lydia. Ma femme et moi ne pouvions imaginer quel profond chagrin allait très vite nous accabler. Environ cinq jours plus tard, je reçus un télégramme de Sa Majesté Victoria Feodorovna : « Lydia malade. Elle réclame la venue de son père. » Ce télégramme nous bouleversa affreusement, ma femme et moi. Nous essayions désespérément de deviner le sens caché du message. Nous nous persuadions que Lydia voulait me voir non parce qu'elle était gravement malade, mais parce qu'il lui était désagréable d'être malade chez des étrangers où elle se sentait seule. Pas un instant nous n'imaginâmes qu'elle était près de la mort. Le télégramme arriva dans l'après-midi, mais je ne pouvais partir que le lendemain matin. Pour me calmer, je fis une promenade avec mon jeune fils. Lorsque nous rentrâmes, vers 6 heures, un second télégramme de Sa Majesté nous attendait : « Lydia est morte. Venez. » Ce second télégramme, tellement inattendu, était si terrible et si impitoyable dans son caractère définitif que nous étions complètement effondrés.

Il nous fallait partir très tôt le lendemain matin, mais nous n'avions aucune force pour nous préparer. Incapables de dormir, nous faisons des suppositions sur ce qui avait bien pu arriver à Lydia. Comment une mort aussi soudaine était-elle possible ? Quelle maladie en était la cause ? Rassemblant nos forces, nous partîmes dans la matinée pour Nüremberg où il nous faudrait attendre pendant huit heures le train de Paris.

Seule la présence de mon fils de six ans allégeait la peine qui nous accablait. Son bavardage et ses questions nous distrayaient de nos tristes pensées. Il était trop petit pour être conscient du terrible malheur qui nous avait frappés. Tout l'amusait, la nouveauté de la ville, la circulation dans les rues et les magasins. Je me souviens avec quel plaisir il mangea le gâteau à la crème Chantilly qui l'avait tenté dans la vitrine d'une boulangerie. Quand nous fûmes dans le train, la présence des autres voyageurs et leurs voix fortes nous irrita, mais en même temps elles nous soulageaient aussi.

Nous arrivâmes le matin à Paris, où nous attendaient Miatlev et O. Tomanovsky. Miatlev me dit que Sa Majesté Kirill Vladimirovitch était là et qu'il lui avait demandé de me conduire à son hôtel. On avait demandé à O. Tomanovsky de s'occuper de ma femme et de mon fils. Sa Majesté exprima sa sympathie pour mon grand chagrin, mais fut incapable d'expliquer ce qui était arrivé puisque son départ pour Paris avait coïncidé avec le début de la maladie de Lydia. Il put seulement confirmer que, lorsqu'il avait quitté Saint-Briac, Lydia ne se sentait pas bien, mais que le docteur n'avait discerné aucun signe de maladie grave. Puis, selon ce que lui avait dit Victoria Feodorovna au téléphone, on avait appelé un second médecin qui, lui non plus, n'avait pu établir aucun diagnostic. Sa Majesté lui-même avait été stupéfait, bien sûr, en apprenant que Lydia était morte. Il me pressa d'aller avec Miatlev voir le Père Spassky pour mettre au point avec ce dernier sa venue à Saint-Briac pour l'enterrement. Ce fut pour moi un réconfort de savoir que le Père Spassky allait célébrer les offices religieux pour Lydia.

Nous prîmes le train à la gare Montparnasse pour Saint-Briac à 9 heures du soir. Une nuit longue et fatigante nous attendait. Le Père Spassky devait partir le lendemain matin. A 7 heures, nous fûmes accueillis à Dinard par Sa Majesté Victoria Feodorovna. D'après l'expression de son visage, je compris quelle épreuve c'était pour elle de me raconter en détail ce qui s'était passé. Elle semblait craindre que je l'accuse de négligence et la tienne ainsi responsable de la mort de Lydia. Mais comment pouvait-on rejeter sur Sa Majesté la responsabilité des événements imprévisibles qui avaient conduit à la mort de ma fille dans ses bras ?

Nous allâmes en voiture de Dinard à la maison de la Famille à Saint-Briac. J'allais affronter le moment le plus terrible, me trouver devant Lydia morte. Finalement, ce moment était arrivé. L'auto s'arrêta à l'entrée de la villa. Sa Majesté me dit : « Le cercueil est dans le Walhalle » (c'est ainsi qu'elle appelait la petite maison attenante au garage). Profondément

déprimé, j'entrai. Je remarquai d'abord les fleurs qui décoraient la pièce, arrangées avec soin par Sa Majesté. Le cercueil ouvert était placé au milieu des fleurs, ma fille y reposait. Je tombai à genoux ; je ne pouvais détacher mon regard de son beau petit visage. Il était difficile de croire qu'elle était morte – elle paraissait endormie. Elle était si belle et calme, les yeux clos et les bras croisés sur la poitrine – silencieuse et lointaine. Elle était morte sans avoir revu son père qu'elle voulait tant voir. Douze ans auparavant, sa mère, ma première femme, était morte après une longue et douloureuse maladie. Cette période affreuse remplie des souffrances de ma femme me revenait à la mémoire, mêlée à ma propre douleur. Et maintenant, d'une manière si soudaine, si incompréhensible, Lydia m'avait quitté, elle aussi. Le dernier lien avec cette période de ma vie avait été rompu. Je continuai à regarder Lydia jusqu'à ce que ma femme vienne s'incliner sur Lydia et m'entraîne au-dehors.

Sa Majesté Victoria Feodorovna avait suffisamment retrouvé son calme pour me raconter en détail ce qui était arrivé. A Paris déjà, Lydia avait commencé à se plaindre d'avoir mal à la tête et elle avait perdu l'appétit, mais personne n'avait vraiment prêté attention à ces plaintes. Le premier jour à Saint-Briac, Lydia passa la journée avec Kira Kirillovna, se forçant apparemment à vivre normalement. Le lendemain, elle fut incapable de se lever. On appela immédiatement le médecin du village, mais il fut incapable de diagnostiquer autre chose qu'un début de grippe. Le soir, l'état de Lydia empira. On fit venir un second médecin. Lydia continuait à se plaindre d'un violent mal de tête. Au cours de la nuit, elle devint très agitée. Le matin, Sa Majesté Victoria Feodorovna lui demanda ce qui lui ferait plaisir. Lydia murmura : « Je voudrais voir mon père. »

C'est alors que fut envoyé le premier télégramme. Les deux médecins furent à nouveau appelés en consultation, mais ne purent rien dire sinon que les maux de tête étaient causés par la grippe. La matinée passa ainsi. Lydia était à demi consciente. Après le déjeuner, vers 2 heures, Sa Majesté retourna à la chambre de Lydia. Elle s'assit au chevet du lit avec l'intention de demander à Lydia si elle voulait une boisson. Les yeux de Lydia étaient fermés et elle semblait dormir. Sa Majesté lui souleva la tête, qui retomba sans vie sur l'oreiller. Tout d'abord, Sa Majesté pensa que Lydia était inconsciente, mais quand elle voulut lui prendre le pouls, elle ne perçut aucun battement. Lydia était déjà morte. Appelés d'urgence, les médecins ne purent que confirmer sa mort. C'était fini.

Le Père Spassky arriva dans la soirée et célébra immédiatement le Requiem. Il était difficile de comprendre la mort de Lydia et de l'accepter. Après l'office, le cercueil fut fermé et placé dans un second cercueil en zinc qui fut soudé et placé ensuite dans un troisième cercueil. Sa Majesté avait pensé à tout. Elle voulait conserver la possibilité de transporter plus tard le cercueil ailleurs, si la situation devait changer. Elle me demanda même si je souhaitais que Lydia fût inhumée dans le jardin de la villa afin qu'elle reposât plus près des siens. Reconnaissant, je déclinai néanmoins cette offre, car j'avais conscience que cela pouvait être un embarras pour la Famille et je savais aussi que l'avenir de la villa était imprévisible.

La fermeture du cercueil fut un moment douloureux, mais j'y assistai jusqu'au dernier instant. Le Père Georges resta tout ce temps à mes côtés. Ses paroles de consolation avaient un effet si apaisant et si reconfortant dans ces minutes pénibles. En parlant, nous remarquâmes combien la mort d'une jeune fille était émouvante et comme cette mort était belle dans sa pureté et sa grandeur. Nous méditâmes aussi sur le départ d'une jeune vie loin de ce monde plein de dures épreuves et de tentations pour passer dans la gloire d'un monde de pureté et de paix éternelles. Lydia se présentait devant le trône de notre Créateur en vêtements blancs et elle pouvait lui demander : « Oh, Seigneur ! Pourquoi avez-vous interrompu si vite ma vie terrestre pour m'appeler au Ciel ? » La vie de tout être humain est un mystère.

Les funérailles, auxquelles assistèrent les gens du village, eurent lieu le lendemain matin. Les villageois se tenaient debout tout le long de la route suivie par le cortège. Ils n'étaient pas là par curiosité, mais à cause de l'émotion causée par la mort de Lydia et par sympathie pour la douleur que la Famille impériale partageait avec ma femme et moi-même. Le cimetière n'était pas loin de la villa. Comme tous les cimetières de Bretagne,

c'était un lieu sacré pour les habitants du village. Ils étaient pleins de respect pour le lieu où reposaient de leur dernier sommeil leurs êtres chers. Ils l'entretenaient avec soin et le fleurissaient. Il n'y avait pas d'arbres dans le cimetière qui était entouré d'un mur de pierres. Les jours de soleil, il paraissait inondé de lumière et plein de paix et de silence. Par contre, les jours de mauvais temps, quand il pleuvait et que le vent soufflait, il semblait triste, en accord avec ces moments où la vie semble si monotone et dépourvue de sens. On avait alors hâte de quitter ces lieux et de se retrouver parmi les vivants.

Les regards de compassion centrés sur moi étaient difficiles à supporter, de même que toute la cérémonie, mais le cortège atteignit enfin la tombe, le cercueil fut descendu et couvert de terre.

Tous vinrent nous offrir leurs condoléances et nous serrer la main, à Sa Majesté Victoria Feodorovna, à ma femme et à moi-même. Ce témoignage de sympathie de la part de parfaits inconnus était très touchant parce qu'il était sans nul doute sincère. Nous eûmes du mal à nous arracher à la tombe, mais il fallait partir et, de toute façon, tout était fini. Lydia avait quitté ce monde, sa vie était terminée, mais la vie de ses proches devait continuer. Le combat contre les difficultés devait continuer... C'était la vie.

Sa Majesté nous invita à rester deux semaines de plus, afin que nous ne fussions pas arrachés à la tombe qui nous était chère. Nous nous installâmes à Dinard et tous les jours nous allions à Saint-Briac et au cimetière. La Famille changea de domicile et s'installa à Dinard, car, sur les conseils du médecin, Sa Majesté avait décidé de faire désinfecter la pièce où Lydia était morte. En effet, les médecins ignoraient toujours la cause de sa mort.

Nous rentrâmes ensuite à Cobourg. Je me rappelle qu'à la frontière allemande, les douaniers nous demandèrent d'ouvrir la valise qui contenait les vêtements de Lydia et quelle impression pénible cela me causa. J'expliquai que la valise contenait les effets de ma fille morte quelques jours plus tôt, affirmant qu'il ne s'agissait certainement pas de contrebande. Le douanier hurla à son supérieur : « Cet homme prétend que cette valise contient les vêtements de sa fille qui est morte et qu'il revient de l'enterrement. Il n'a aucun papier qui le prouve. Faut-il ouvrir la valise ? » Le chef douanier me regarda et ordonna de ne pas ouvrir la valise. Je lui en fus reconnaissant.

Au cours de la conversation qui avait eu lieu avant le départ de Dinard, Leurs Majestés m'avaient confié qu'ils avaient des difficultés financières passagères et que Miatlev avait été licencié. Ils ajoutèrent que si les circonstances avaient été différentes, le Bureau aurait été transféré à Saint-Briac, mais que, pour le moment, les fonds nécessaires manquaient. En attendant, la correspondance me permettrait de rester en communication avec Sa Majesté.

Nous rentrâmes à Cobourg le 26 octobre 1927 et le 29, je reçus de Sa Majesté Kirill Vladimirovitch une lettre datée du 26. C'était une lettre de sympathie :

« Je sais que votre retour sans votre fille bien-aimée ne pouvait manquer d'être particulièrement éprouvant. Je suis avec vous par la pensée.

Quelles nouvelles de notre général politicien et financier ? Probablement comme d'habitude, des espoirs, des projets et encore des dépenses ! En tous les cas, tenez-moi, s'il vous plaît, au courant des affaires présentes et à venir, sinon je me sens tenu à l'écart de l'actualité et j'ai l'impression d'être davantage dans la situation de quelqu'un qui reçoit des ordres que dans celle de quelqu'un qui donne des ordres. Le rôle de spectateur intéressé peut être parfois difficile et ennuyeux. J'attends des nouvelles. Sentiments cordiaux. Kirill. »

Peu après, je reçus une invitation de ma sœur à aller avec ma femme et mon fils nous remettre de notre choc dans le centre de sa station thermale. Cela était, en effet, tout à fait nécessaire. J'écrivis donc à Sa Majesté pour lui demander un congé. Voici sa réponse datée du 8 novembre 1927 :

« Bien sûr, allez vous reposer chez votre sœur. J'en serai très heureux. Le renseignement sur le Caucase fourni par M. est intéressant et il peut être utilisé le moment

venu. J'espère que notre affaire « ukrainienne » en Hongrie sera bientôt réglée. Je ne suis pas d'accord pour le remplacement de Vadkovsky aux Etats-Unis ; il faudrait le remplacer provisoirement par Lougovoy.

Le projet de Sikorsky est très intéressant en soi, mais irréalisable dans notre situation. Il doit prendre lui-même l'initiative et nous verrons .

Demandez à Runge si son affaire a échoué ou s'il a l'intention de continuer à nous mener par le nez. Je veux une réponse claire afin de ne pas nourrir de faux espoirs.

J'attends des nouvelles du voyage de B. à Hambourg ainsi que vos impressions.

Je répondrai plus tard à votre lettre du 5. Miatlev se « repose » à Paris. En ce moment, je suis moi-même mon bureau et mon entourage et cela me prend beaucoup de temps.

Sentiments cordiaux. Kirill. »

J'envoyais des rapports à Sa Majesté sur toutes les affaires courantes ainsi que les renseignements dont il avait besoin, environ tous les cinq jours. Sa Majesté essayait aussi de répondre rapidement. Le 17 novembre 1927, il écrivit :

« Votre lettre du 10 courant. Remerciez le vieux moine pour le travail qu'il a envoyé.

Demandez au colonel Braguine de se procurer les renseignements indiqués. Ils ont une grande importance. Qu'il se débrouille.

Les remarques critiques de S. au sujet de nos principes de base pour la restauration de notre patrie montrent combien il est peu informé et comme il ignore les nécessités présentes.

Votre lettre du 12 courant : les attaques du colonel Dementiev contre le prince B. Melikov sont révoltantes et ses façons de faire inadmissibles. Ses procédés rappellent ceux d'un informateur du G.P.Ou.. Que Dieu nous préserve de loyaux sujets de ce genre !

Sentiments cordiaux. Kirill

P.S. J'ai rencontré le Professeur Glazounov – très intéressant et tout à fait réaliste. »

Le 20 novembre 1927, j'allai avec ma famille rendre visite à ma sœur au « Weisser Hirsch » près de Dresde. Nemirovitch-Dantchenko me faisait suivre le courrier tous les jours et j'y répondais de là-bas. Ainsi la direction du Centre ne fut pas interrompue. Sa Majesté envoyait aussi son courrier au « Weisser Hirsch ».

Sa lettre du 28 novembre 1927 :

« Je vous envoie les documents dûment annotés pour exécution. Demandez au prince B. Melikov d'être prêt à partir pour la Roumanie. La lettre de l'avoué contenant les instructions sera postée par votre intermédiaire. La reine Marie a été prévenue de son arrivée.

Quand pensez-vous rentrer à Cobourg ? Sa Majesté prévoit d'y être pour le 20 décembre.

Sentiments cordiaux. Kirill »

Sa lettre du 9 décembre 1927 :

« Je vous envoie ci joint la lettre de l'avoué pour le prince Melikov. Transmettez-la lui avec les instructions que vous avez exposées dans votre lettre du 14 novembre.

Sa Majesté sera à Cobourg le 19, mais elle vous demande de ne pas avancer votre retour et de ne pas interrompre votre cure. Elle vous expliquera personnellement mes projets.

C'est tout pour le moment. Gardez s'il vous plaît la correspondance jusqu'à ce que vous receviez la nouvelle adresse.

Sentiments cordiaux. Kirill. »

Pendant ce temps-là, Sa Majesté Kirill Vladimirovitch se rendit à Cannes en voiture. Miatlev le rejoignit en route. Sa Majesté Victoria Feodorovna repoussa son voyage en Allemagne au 5 janvier afin de ne pas laisser les enfants seuls pour Noël.

Nous revînmes à Cobourg le 20 décembre. Le retour fut froid, dans tous les sens du mot. Le temps était glacial, nous rentrions dans un appartement qui n'était pas chauffé et personne ne nous attendait à Cobourg. Nous savions aussi qu'en l'absence de Lydia et de la Famille impériale, nous nous sentirions seuls et que tout nous paraîtrait vide.

Seuls, la famille Nemirovitch, la baronne Mengden et son fils, le docteur, étaient encore là. Comme je l'ai déjà dit, elle était la veuve de l'administrateur de la cour de la duchesse Maria Feodorovna. Il nous fallait changer de train à Eisenach. Le trajet ne durait qu'une heure et demie. Après une longue attente à Eisenach, notre train arriva enfin. A cause d'une panne ou de la température extrêmement basse, il faisait un froid sibérien dans le wagon. Nous gelâmes jusqu'à Cobourg où nous arrivâmes vers 1 heure du matin. Personne ne nous attendait et il n'y avait pas de taxi. Comme nous le craignons, il régnait aussi un froid glacial dans notre appartement et nous nous hâtâmes d'allumer la chaudière. Assis, nos manteaux sur le dos, nous attendîmes que nos deux pièces se soient réchauffées.

Le lendemain, lorsque j'allai au Bureau, je retrouvai un Nemirovitch-Dantchenko rempli de tristesse. Les relations avec sa femme s'étaient détériorées, il était seul à Cobourg et s'ennuyait.

Ainsi se termina cette année 1927 particulièrement pénible pour notre famille.